



HAL
open science

La meilleure part du temps suivi de l'Eglise comme scandale

Guillaume Sire

► **To cite this version:**

Guillaume Sire. La meilleure part du temps suivi de l'Eglise comme scandale. Les éditions Ovidia, 2022, Les carrefours de l'être, Baptiste Rappin, 978-2-36392-486-5. hal-03729449

HAL Id: hal-03729449

<https://hal.science/hal-03729449>

Submitted on 21 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les carrefours de l'être
Collection dirigée par Baptiste Rappin

© 2022, **LESEDITIONSOVADIA**

37-41 Boulevard Dubouchage • 06000 Nice

Nice • Genève • Paris • Bruxelles • Montréal

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris

N° d'éditeur : 2-36392

ISBN 978-2-36392-486-5

■
Guillaume Sire

La meilleure part du temps

Suivi de De l'Église comme scandale



Les carrefours de l'être

■
Collection dirigée par Baptiste Rappin

Du même auteur

Romans

Les Confessions d'un funambule, Éditions de la Table Ronde, 2007

Prépa HEC, Kirographaires, 2011.

Où la lumière s'effondre, Plon, 2016

Réelle, Éditions de l'Observatoire, 2018

Avant la longue flamme rouge, Calmann-Lévy, 2020

Les Contreforts, Calmann-Lévy, 2021

Nouvelles

Douze sales gueules, Calmann-Lévy, 2020

Essais

Dernier refuge, Presses des Mines, 2022.

Le diable est une méthode, Éditions Ovidia, 2019

Les moteurs de recherche, La Découverte, 2016

Google, la presse et les journalistes, Bruylant, 2015

à Martin Steffens

« Notre éternité n'est pas la négation du temps, elle en est la fiancée. Elle exige plus de perfection dans le devenir que vous n'en avez jamais rêvé. Il faut que nous aimions, que nous respections cette vie terrestre jusques dans ses moindres parcelles, puisque la mort est là, qui la prolonge, la couronne, et l'éternise. »

Gustave Thibon, *L'échelle de Jacob*, 1942

A seize ans j'étais fier, malin et prompt au jugement. J'étais romantique aussi, obsédé par tout ce qui, dans mon cœur, résistait : une faille dans le langage, certains décalages dans la conscience, l'éventualité des autres. À cet âge où tout est féroce et insatisfaisant, je découvris le philosophe de la férocité et de l'insatisfaction : Nietzsche. Stupeur, eureka ! Il existait donc une synthèse entre la force et la pensée, un droit fondé à la fierté, un emploi légitime de la force. Le libre-arbitre m'apparut aussitôt une conquête réservée à certaines âmes surhumaines, et je n'eus plus d'autre envie à compter de cette heure que celle de conquérir ma surhumanité.

Mes parents étaient catholiques. Je m'empressai de les juger. Je ne voyais dans leurs

signes de croix et dans leurs allures recueillies à la messe, rien d'autre qu'un réflexe social – un pharisaïsme moins universel que français. Comme chez tant d'autres: le besoin d'être rassurés. « C'est cela, pensai-je, la civilisation: une manière collective d'être individuellement rassuré, un peu comme ces moutons qui, pressés les uns contre les autres, ont l'impression d'échapper au loup ». Les vieilles dames aux cheveux violets venaient sous la Croix supplier la mort de ne pas exister. La prière et le confessionnal avaient remplacé avec l'âge le coït et la chambre à coucher, l'objectif étant dans un cas comme dans l'autre d'oublier qu'il faudra mourir. Les tortionnaires en soutane fomentaient des complots pédophiles. Les dominicains que je voyais sortir de l'Institut Catholique et venir vers chez moi par la rue de la Dalbade, étaient des inquisiteurs, puceaux méchants, pédagogues remplis de santé. Les petites sœurs avaient eu peur de leurs grands frères. Quant au pape, c'était un lâche, homophobe, qui n'avait pas le courage de demander aux Africains d'enfiler des préservatifs. Je me croyais intelligent et buvais sans parcimonie, je m'épuisais sous les étoiles, en boîte de nuit, jusqu'au matin,

avec des filles inouïes et mes amis d'enfance. Je voulais être aimé, aimer, sentir les choses me brûler partout, fourrer mon blaire sous la partition du monde, allumer de grands feux dans le placard de mes hallucinations d'enfant.

Cela dura environ dix ans. Ce fut une époque bénie. Je n'avais confiance qu'en moi-même et croyais qu'être libre, être parfaitement libre, consisterait à faire ce que je voudrais faire quand je voudrais le faire. J'étais un vrai, un insupportable bourgeois, obnubilé par le confort et l'intérêt. La seule chose que je craignais n'était pas la mort mais le temps. La mort avait quelque chose de romantique, je la trouvais préférable à de nombreuses existences. Mais le temps avait quelque chose, lui, de désespérément commun, plat, ennuyeux. C'était un cercle qui grandissait autour de moi comme d'un caillou jeté dans l'eau. Je voyais mes amis devenir ceci ou cela, se marier, avoir des métiers qui ressemblaient à ceux de leurs parents alors qu'à seize ans nous avions juré que nous voulions autre chose, un destin, la gloire, ou rien, clochards célestes, les dents en or, pris dans

une révolution en Afrique ou en Amérique centrale, à cheval, trois paires de pistolets planquées sous la ventrière. Je voyais mon corps changer. Les filles pensaient de moins en moins à s'amuser; il fallait être sérieux, les inviter au restaurant, rappeler. Ah, et la morale! Ne plus fumer dans les bars! Voter!

Et puis voilà qu'à l'âge de vingt-cinq ans, alors que je m'attendais à tout sauf à cela, et que de cela je n'attendais plus rien depuis dix ans, certaines lectures d'auteurs chrétiens décrochèrent en mon âme les bricoles en forme de miroir que j'y avais accrochées. Je ne vais pas revenir ici sur les raisons précises qui m'ont fait vaciller en lisant René Girard, Saint Thomas d'Aquin, Saint Jean de la Croix, Pascal, Simone Weil et Gustave Thibon. Je ne suis même pas certain d'en être capable. Une chose est sûre cependant c'est que grâce à ces lectures, après dix ans d'un nihilisme d'enfant gâté, j'ai relu les évangiles – et que Dieu m'y a trouvé. Ce qui avait commencé par la lecture, c'est-à-dire par la tête, par cette « raison » dont j'étais si fier, est descendu dans mon cœur et mon ventre. Alors qu'au départ il ne s'agissait que d'une suite

d'idées (« si Pascal a cru sincèrement en Jésus alors les chrétiens ne sont manifestement pas tous des idiots / le pardon est une invention anthropologique datant à peu près de l'an zéro / le Nouveau Testament raconte l'histoire d'un dieu qui se sacrifie pour tous les hommes alors que toutes les autres religions demandent à leurs fidèles de sacrifier quelque chose ou quelqu'un pour un dieu / l'hymne à la charité et la parabole du fils prodigue sont des sommets de littérature / qui peut avoir inventé une religion qui ne propose pas de remède à la souffrance mais un dieu né dans une mangeoire pour souffrir avec nous? »), très vite ces idées se sont transformées en sensation de chaleur et, finalement, ont cédé le pas à la certitude d'une présence. Cela ne signifie pas qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur de moi, mais plutôt qu'une porte y avait été ouverte, comme celle par laquelle autrefois une bande de lumière entrainait dans ma chambre d'enfant – une porte que je n'avais pas ouverte moi-même et qui donnait sur autre chose que moi-même.

Le signe le plus immédiat, le plus immédiatement effectif, de cette conversion, fut un

changement très net de ce que le temps représentait pour moi. Soudain je sentais le temps passer, en moi, autour de moi. C'était comme si les jours et les saisons n'avaient été jusqu'ici à mes yeux que des éléments de décor en carton sans rien derrière (ni-hile...), sur lesquels je n'aurais pas essayé de m'appuyer de peur que tout s'effondre. Et voilà que tout à coup je pouvais m'y appuyer sans crainte, précisément parce que j'avais la certitude qu'il existait un « envers du décor » (l'hile!). Quelque chose se tenait en-dessous du temps : la substance des heures.

« *Le temps n'est pas propre à moi, écrivait Simone Weil, il est l'empreinte sur moi d'une existence étrangère* »¹. J'avais senti vibrer cette existence étrangère. Ce n'était pas purement spirituel. Ce n'était pas en dehors de la vie, en haut, là-bas. Au contraire, cela provenait et procédait du corps, de mon corps, autant que de l'esprit, et c'était ici, en bas, cette présence que je ne pouvais nommer mais qui n'était pas pour autant irréelle, au contraire, elle

¹ Simone Weil, « Du Temps », Œuvres, Gallimard coll. « Quarto », 1999, p. 107.

était là, totalement là – simple et rassurante : la porte ouverte et sa bande de lumière !

J'avais toujours cette impression que le temps me manquait, mais il ne me manquait plus comme un objet qui m'aurait manqué sous prétexte que je ne le possédais pas ; il me manquait comme un être aimé parti en voyage, quelqu'un qu'on voudrait rejoindre, avec qui on voudrait passer du « bon temps ». Je ne désirais pas le posséder, le consommer, mais le rejoindre, l'écouter.

Le temps n'est pas un ennemi, ni même un obstacle. Le mot « temps » n'est pas le synonyme du mot « vieillissement ». Certaines personnes âgées ont d'ailleurs passé toute leur vie en dehors du temps. Du point de vue du temps, ce sont des nouveau-nés. En fait, le temps est une proposition sans cesse renouvelée, sans cesse renouvelable. C'est une demande en mariage. L'éternité, comme dit Gustave Thibon, lui est fiancée. Seul le temps peut ramener l'âme à son époux, pourvu qu'elle se soit laissée d'abord passer la bague au doigt. Et cela même ne suffira pas, car les fiançailles, par nature, sont faites pour être

rompues. Les fiançailles sont le lieu même du libre-arbitre, la période de la réflexion ultime, une période de joie, certes, mais également de doute ; c'est cette joie, c'est ce doute, l'aventure temporelle.

Le temps n'est pas un fleuve qui s'écoule et qu'on pourrait remonter, ou un film qu'on regarde et qu'on pourrait rembobiner, ni même comme disait Bossuet une pente qu'il faudrait nécessairement descendre. *« Ces métaphores sont fausses, écrit Simone Weil. Le souvenir ne remonte point, la prévision ne descend point le cours du temps, car le temps, à proprement parler, ne s'écoule point. Le temps est cette séparation entre ce que je suis et ce que je veux être, telle que le seul chemin de moi à moi soit le travail, ce rapport toujours défait entre moi et moi que le travail seul renoue ; désirer être à demain c'est désirer avoir rendu la planche lisse sans avoir poussé le rabot, le plancher net sans avoir manié le balai. Désirer vivre hier, c'est désirer qu'un travail me sépare des œuvres accomplies. (...) Ma condition est telle que je n'ai à conquérir l'éternité que d'une manière qui ne consiste pas à essayer de parcourir le temps ou de l'arrêter, mais à l'emplir de*

mon travail, en établissant par le travail, entre le projet et l'œuvre, ce lien qui ne peut m'être donné. Je ne puis donc me délivrer du temps, sinon en conformant mes actions à cette condition qu'il m'impose»².

Ainsi, le temps est dans l'action, de sorte que si les actions sont bonnes, le temps nous conduira à la source dont le Mal nous a éloignés. Jésus est la porte ouverte, l'évangile est la bande de lumière. Grâce à eux, nous savons que le temps est fait pour être rempli par l'amour. En agissant, en parlant et en souffrant, Jésus nous a montré comment gravir les échelons de l'échelle de Jacob. En l'imitant, nous irons vers Dieu. Le temps ne sera plus alors ce cercle dans l'eau morte mais une flèche à travers l'eau vive.

Cet ouvrage rassemble des textes qui tous évoquent le temps. Certains sont explicatifs, détaillés, et d'autres plus poétiques et allusifs. J'ai essayé de trouver à chaque fois la forme qui convenait à ce que je voulais exprimer, précisément pour que cette forme elle-même

² Simone Weil, « Du Temps », Œuvres, Gallimard coll. « Quarto », 1999, p. 107.

fût assujettie à son objet. On ne peut pas parler du temps depuis l'extérieur du temps, comme d'un objet tenu à distance et analysé froidement. Au contraire, il faut s'y plier, s'y résoudre, le rejoindre où il se trouve, le suivre où il nous invite : accepter la demande en mariage, et, fiancé, tergiverser. J'ai donc œuvré comme ces inspecteurs de police qui épinglent à leur liège les éléments du dossier : la photo d'une arme, un rapport, un numéro de téléphone, un article de journal, etc. En changeant de rythme et en éclatant le propos, j'ai d'abord procédé par réfraction avant de concentrer les rayons attrapés ici et là vers un même point qui se trouve être à la fois l'origine et la destination du temps. Un point marqué d'une Croix.

La chute d'Adam, ou la naissance du Temps

« Peut-on croire la Genèse maintenant que nous savons que l'homme descend du singe ? » Cette question m'a toujours semblé absurde, au point que je me demande *avec tristesse* comment des personnes qui ne sont pourtant pas toutes demeurées peuvent être venues à la poser avec sincérité. Comment un pays qui a produit une pensée et une foi consubstantielles l'une à l'autre en faisant preuve d'une patiente humilité et d'un génie, d'une finesse sans pareil, comment un tel pays, mon pays, a pu sombrer dans l'Histoire jusqu'à l'étage où quelqu'un peut, en bombant le torse, vous poser cette question ? A quel genre d'arçon au juste sommes-nous accrochés ?

Les créationnistes qui prétendent que la femme est réellement sortie de la côte de l'homme, sont moins la cause de cette question que son corollaire. Le même mouvement d'abêtissement a conduit ceux-ci à poser cette question absurde et ceux-là à formuler ces absurdités.

Comment ne pas comprendre que la Genèse ne prétend pas énoncer la réalité à propos d'un événement, mais d'un mystère? Mystère auquel nous sommes empiriquement confrontés tous les jours, et qui pourrait être résumé par la question que voici: «pourquoi le mal existe-t-il?» Les plus relativistes de mes lecteurs en préféreront peut-être une version atténuée: «pourquoi est-ce que parmi nous un certain nombre de personnes se comportent d'une façon qu'elles jugent elles-mêmes répréhensible?»

La Genèse donne une réponse précise et, somme toute, assez facile à comprendre, à cette question. Avant de la détailler point par point, voici l'extrait que je m'appête à commenter :

« Le Seigneur Dieu prit l'homme et le conduisit dans le jardin d'Éden pour qu'il le travaille

et le garde. Le Seigneur Dieu donna à l'homme cet ordre: « Tu peux manger les fruits de tous les arbres du jardin; mais ceux de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas; car, le jour où tu en mangeras, tu mourras. » Le Seigneur Dieu dit: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une aide qui lui correspondra. » Avec de la terre, le Seigneur Dieu modela toutes les bêtes des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les amena vers l'homme pour voir quels noms il leur donnerait. C'étaient des êtres vivants, et l'homme donna un nom à chacun. L'homme donna donc leurs noms à tous les animaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes des champs. Mais il ne trouva aucune aide qui lui corresponde. Alors le Seigneur Dieu fit tomber sur lui un sommeil mystérieux, et l'homme s'endormit. Le Seigneur Dieu prit une de ses côtes, puis il referma la chair à sa place. Avec la côte qu'il avait prise à l'homme, il façonna une femme et il l'amena vers l'homme. L'homme dit alors: « Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair! On l'appellera femme – Ishsha –, elle qui fut tirée de l'homme – Ish. » À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa

femme, et tous deux ne feront plus qu'un. Tous les deux, l'homme et sa femme, étaient nus, et ils n'en éprouvaient aucune honte l'un devant l'autre.

Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Seigneur Dieu avait faits. Il dit à la femme: «Alors, Dieu vous a vraiment dit: “Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin”?» La femme répondit au serpent: «Nous mangeons les fruits des arbres du jardin. Mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit: “Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez.”» Le serpent dit à la femme: «Pas du tout! Vous ne mourrez pas! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.» La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent les unes aux autres des

feuilles de figuier, et ils s'en firent des pagnes. Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. L'homme et sa femme allèrent se cacher aux regards du Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit: « Où es-tu donc? » Il répondit: « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché. » Le Seigneur reprit: « Qui donc t'a dit que tu étais nu? Aurais-tu mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger? » L'homme répondit: « La femme que tu m'as donnée, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. » Le Seigneur Dieu dit à la femme: « Qu'as-tu fait là? » La femme répondit: « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Alors le Seigneur Dieu dit au serpent: « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit parmi tous les animaux et toutes les bêtes des champs. Tu ramperas sur le ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance: celle-ci te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon. » Le Seigneur Dieu dit ensuite à la femme: « Je multiplierai

la peine de tes grossesses; c'est dans la peine que tu enfanteras des fils. Ton désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi. » Il dit enfin à l'homme: « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé le fruit de l'arbre que je t'avais interdit de manger: maudit soit le sol à cause de toi! C'est dans la peine que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie. De lui-même, il te donnera épines et chardons, mais tu auras ta nourriture en cultivant les champs. C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu proviens; car tu es poussière, et à la poussière tu retourneras. »

L'homme appela sa femme Ève (c'est-à-dire: la vivante), parce qu'elle fut la mère de tous les vivants. Le Seigneur Dieu fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit. Puis le Seigneur Dieu déclara: « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement! » Alors le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden, pour qu'il

travaille la terre d'où il avait été tiré. Il expulsa l'homme, et il posta, à l'orient du jardin d'Éden, les Kéroubim, armés chacun d'un glaive fulgurant, pour garder l'accès de l'arbre de vie.»³

Le libre-arbitre et ses corollaires

Dans l'Éden, de nombreux arbres poussent, parmi lesquels sont l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance. Dieu assortit une permission très large (« *Tu peux manger les fruits de tous les arbres du jardin [y compris ceux de l'arbre de vie]* ») d'une interdiction très particulière (« *...mais ceux de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas* »).

L'Éden est le lieu même de la vie. Il est l'endroit de l'éclosion, du bourgeonnement, de l'éclat, de l'eau ruisselante, du miel, du lait et de la terre riche. C'est son souvenir que nous ressentons devant l'arête ciselée d'un paysage de montagne, ou devant les mame-lons verts et roux de la campagne. Et ce souvenir nous appelle... Nous avons été là-bas, dans l'Éden, où l'arbre de vie nous nourrissait

³ Gn 2, 15-25 et 3, 1-24

comme au ventre maternel, dans un état d'union parfaite.

De même qu'une permission n'est pas une obligation, de même une interdiction n'est pas une contrainte. Ni barrière, ni chaîne. Dieu ne surveille pas Adam et Ève. Il les laisse l'un à l'autre dans l'Éden. Il les aime, il leur fait confiance, car Dieu est Amour et l'Amour suppose la liberté. La peur, au contraire, empêche la liberté. Il est impensable de prétendre que Dieu est Amour et qu'il oblige les hommes à l'aimer, ou qu'il leur fait peur afin d'être aimé. On ne peut pas aimer sans être libre de ne pas aimer. S'Il empêchait purement et simplement Adam et Ève de cueillir le fruit de l'arbre de la connaissance, Il ne les aimerait pas, Il ne serait pas Amour, et Adam et Ève ne l'aimeraient pas, ils ne seraient pas libres. Empêcher quelqu'un d'être prisonnier ce n'est pas le rendre libre. La liberté suppose que les interdictions soient assorties de confiance, et que les permissions ne soient pas assorties de surveillance.

Nous sommes libres d'obéir à Dieu, et capables de Lui désobéir, parce que Dieu

nous aime, et parce qu'Il nous a créés par amour. Or nous avons désobéi. Adam et Ève ont désobéi. Il y a eu une première fois, et il y a toutes ces fois où les hommes et les femmes font l'inverse de la volonté de Dieu, l'inverse de ce que l'Amour a commandé. Quand un péché est commis, ce n'est pas un nouveau péché mais ce premier péché sans cesse réitéré, sans cesse nourri, sans cesse grandi. Le temps n'existait pas lorsque Adam et Ève ont croqué le fruit, ce qui signifie que le péché qu'ils ont commis est commis à chaque instant, ou, plus exactement, qu'il est commis *de toute éternité*.

Certains prétendent que le libre-arbitre est né au moment où Adam a mordu dans le fruit, mais ce n'est pas ce qui est écrit dans la Genèse. Le libre-arbitre précède le péché. Et, conséquence directe de l'amour infini du Créateur pour la Créature, il le précède *de toute éternité*. D'autre part, le libre-arbitre suppose la propriété : les actes de l'homme *lui appartiennent* ; et implique la responsabilité : l'homme devant Dieu *répond* de ses actes.

Cet amour de Dieu pour l'homme ne va pas sans risque. Le risque était inévitable,

même pour Dieu, car l'amour est à ce prix, et Dieu est Amour. Donc Dieu *est à ce prix*. L'homme, pourvu de libre-arbitre, risquait de penser qu'il n'avait pas besoin de Dieu, et d'avoir l'impression que Dieu ne pourrait plus rien faire s'il décidait, lui homme, que désormais il en serait ainsi. Dieu a voulu couvrir ce risque.

À son interdiction, Dieu ajouta une prédiction : « *le jour où tu en mangeras, tu mourras* ». Il n'a pas dit à Adam « le jour où tu en mangeras, je te punirai ». Ce n'est pas d'une sanction dont il est question, mais d'une prédiction pure et simple : « si tu en manges, tu mourras ». Quand un botaniste vous prévient qu'en goûtant les fleurs de cette liane ou bien le fruit de ce buisson vous mourrez empoisonné, le traitez-vous de tortionnaire ? Le soupçonnez-vous de vouloir votre mort ? Lui reprochez-vous d'être indifférent à celle-ci ? Dieu ne veut pas qu'Adam meure. Il ne veut pas que le temps et la mort existent. C'est Adam qui fait exister le temps et la mort. Adam décide de les faire exister car il savait, et cela *de toute éternité*, qu'en ayant recours à son libre-arbitre pour désobéir au

commandement de l'Amour, il mourrait. J'insiste: Adam a fait exister la mort, il a choisi de s'éloigner de Dieu; et c'est cet éloignement que nous appelons « le temps ».

De même que la volonté de Dieu précède la volonté de l'homme et que le libre-arbitre de l'homme précède le péché, de même, la volonté de l'homme et l'exercice de son libre-arbitre précèdent l'existence du temps, et Dieu, fou d'amour, est aussi fou de tristesse, car désormais le Mal a un terrain de jeu et de quoi déployer ses ailes.

Vous serez comme des dieux

Dieu ne dit pas à Adam que le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal lui donnera la connaissance du bien et du mal. Il lui dit simplement que s'il mange de ce fruit, il mourra. L'arbre de la vie donne la vie. L'arbre de la connaissance du bien et du mal, quant à lui, donne la mort, c'est-à-dire le temps, un voile entre l'homme et la vie.

En disant à Adam et Ève que Dieu leur a menti (« *Pas du tout! Vous ne mourrez pas!* »), le serpent injecte le poison de la méfiance

dans le trésor de la confiance, le ver de la suspicion dans le fruit de l'amour. Puis le voilà se livrant à son tour à une prédiction : « *le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* ». Après avoir prétendu que Dieu leur avait menti, il leur ment, sachant sans doute que l'homme a tendance à croire plus volontiers la proposition qu'il voudrait être vraie ; celle-là qui ira dans le sens de ses pulsions et encouragera le divorce de son corps et de son esprit. Il fait appel à leur libre-arbitre (« *le jour où vous en mangerez* »), il les tente (« *vos yeux s'ouvriront (...) connaissant le bien et le mal* ») et les flatte (« *vous serez comme des dieux* »). Cependant, il est une limite que le serpent ne franchit pas malgré sa perfidie. Son mensonge ne va pas *jusqu'au bout*, car il ne dit pas à Adam et Ève « vous serez des dieux » mais « vous serez COMME des dieux ». Cette conjonction placée ici, dans cette phrase en particulier, dans la bouche de ce serpent sans égal, signifie d'une part que personne ne peut être un dieu ; et d'autre part que même le mensonge n'est pas capable d'élever un homme à pareille hauteur.

Remarquez enfin que le serpent ne dit pas à Adam et Ève « vous serez comme le Seigneur Dieu » mais « vous serez comme *des dieux* ». Il ne compare pas autrement dit leur état futur avec celui du Dieu unique dont procèdent toutes choses mais avec de supposés esprits dont la vocation est d'opérer des divisions dans la matière : le dieu du vent, le dieu de la mer, le dieu de l'équilibre, le dieu du déséquilibre. Dans la Genèse pourtant, Adam et Ève sont censés savoir qu'il n'existe qu'un seul Dieu, mais voilà que le serpent leur propose d'inventer le polythéisme en leur laissant entendre que cette solution sera imparfaite (« *comme des dieux* »). Le temps procède donc de cette division polythéiste : l'homme séparé, divisé contre lui-même, éclaté par sa volonté de puissance, devra rassembler, se rassembler, se concentrer, pour communier à nouveau dans l'Esprit.

Qu'est-ce que le fruit leur fait ?

1. *Ce qui était uni est divisé.* Effectivement, leurs yeux s'ouvrent, mais au lieu de leur donner la connaissance du bien et du mal, cette ouverture crée chez Adam et Ève

un sentiment de honte. Ils ont honte d'être nus. Eux qui étaient si parfaitement unis l'un à l'autre, et chacun à Dieu, et chacun en lui-même esprit et corps, voilà que le sentiment de honte opère une division entre Adam et Ève, entre eux et Dieu, et en eux, à l'intérieur, entre le corps et l'esprit. Les voilà divisés. Ce que Dieu a uni est dénoué. Au lieu de s'aimer eux-mêmes, et d'aimer l'autre et Dieu pareillement, ils ont honte devant eux-mêmes, devant l'autre et devant Dieu. Ce sont eux qui se séparent de Dieu. Cette séparation n'est pas un châtement mais une décision. Ce sont eux qui se cachent. Dieu les aime. Dieu les cherche : « Où es-tu donc ? »

2. *L'amour devient la peur.* Adam répond : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai pris peur ». Adam et Ève désormais ont peur de Dieu. Ils ont peur de l'Amour. Eux qui voulaient connaître le bien et le mal, et être comme des dieux, voilà qu'ils ont honte, qu'ils se cachent, et qu'ils ont peur du Bien non pas parce qu'ils le connaissent mais parce qu'ils l'ont trahi. Cette peur sera le terreau du pharisaïsme, ainsi que je l'ai expliqué

dans un autre essai⁴. Cette peur empêche l'amour, cette peur éloigne l'Amour. C'est à cause d'elle qu'Adam se cache. C'est cela qu'apporte le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : la honte et la peur. Désormais l'homme aura peur de Dieu, et ce qu'il faisait autrefois par amour (ne pas tuer, ne pas voler, etc.), il le fera par crainte. Éloigné de l'Amour, il se réfugiera dans la morale.

3. *La faute est renvoyée.* Au lieu d'admettre son péché, au lieu d'endosser la responsabilité consubstantielle à son libre-arbitre, au lieu d'implorer Dieu pour sa miséricorde, Adam se justifie et se dédouane : « *La femme que tu m'as donnée, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé* ». Il prétend avoir agi à cause de quelqu'un d'autre, comme s'il n'avait pas été libre ; il accuse Dieu par ricochet : tu m'as donné la femme, elle m'a donné le fruit. Son premier réflexe à présent qu'il n'est plus innocent, est de clamer son innocence. De même Ève, au lieu de demander pardon à Dieu ou à Adam, refuse d'être tenue pour responsable des actes qu'elle a pourtant

⁴ Guillaume Sire, *Le diable est une méthode*, Ovidia, 2019.

délibérément posés: « *Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé.* »

Les voici pécheurs. Ils ont trompé la confiance du Seigneur Dieu. Ils ont cru le mensonge inventé par le serpent, et n'ont pas cru la vérité donnée pourtant sans détour par le Père. Les voici divisés, séparés d'eux-mêmes (corps et esprit), de l'autre (homme et femme) et de Dieu (créature et créateur). Ils ont peur, honte, et refusent d'assumer la responsabilité sans laquelle le libre-arbitre est assujetti aux pulsions.

La naissance du temps

Adam et Ève, après avoir goûté au fruit, sont devenus honteux, peureux, irresponsables et... mortels. Ce n'était pas la volonté de Dieu. Dieu les avait créés libres et immortels. Et Dieu, parce qu'il les aimait, ne voulait pas qu'ils touchent au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Dieu, parce qu'il les aimait, ne leur a jamais menti. Mais Adam et Ève ont péché et sont devenus mortels. C'est à cet instant que le temps est né. Désormais, les événements seront datés

parce que les êtres sont mortels. L'Histoire a commencé.

Le temps est une frontière entre les hommes et Dieu, à la fois ce qui sépare et ce qui coud la vie des hommes et la vie de Dieu. Ève enfantera dans la douleur. Adam devra travailler. Ils s'essouffleront, transpireront, saigneront, ils se disputeront. La volonté de Dieu sera pour eux un mystère. Ils se sentiront éloignés de lui, quand ils n'auront pas carrément l'impression d'avoir été abandonnés.

Parfois, ils se demanderont comment Dieu, qui est Amour, a pu faire exister le Mal, oubliant que ce sont eux qui l'ont fait exister. Parfois ils regretteront que Dieu ne les ait pas empêchés grâce à une barrière infranchissable de toucher au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, oubliant que dans ce cas ils n'auraient pas été libres et n'auraient pu aimer Dieu librement. Parfois, ils croiront pouvoir se débrouiller seuls et être libres alors qu'ils seront dans la prison de leurs pulsions et ne feront que creuser le sillon qui les sépare de l'arbre de vie. Parfois ils écouteront de faux dieux, d'autres serpents, qui essayeront

de leur faire croire qu'ils pourraient être « comme des dieux » sans Dieu et être enfin « heureux ».

Dieu a placé les chérubins armés d'un glaive fulgurant devant l'arbre de vie. Cette fois Il a construit une barrière quasiment infranchissable. Le glaive fulgurant, c'est le temps. Il ne faut pas que l'homme pécheur touche au fruit de l'arbre de vie. Seuls les saints pourront, peut-être, y goûter. Si Adam et Ève savent ce qui est bien et mal, c'est parce qu'ils ont inventé le mal, et si le temps existe désormais, c'est pour empêcher que le mal existe *de toute éternité*. Le temps autrement dit, qui est cette barrière à laquelle nous nous heurtons en voulant nous approcher de l'arbre de vie, n'est pas une punition, mais un remède. Les enfants de Dieu pourront racheter l'éternité dans le temps en renonçant au mal, c'est-à-dire en endossant la responsabilité qui va avec le libre-arbitre, lequel ne leur a pas été retiré, et en remplaçant dans leurs cœurs la peur par l'amour, pour réunir sur Terre ce qui a été uni par Dieu dans le Ciel. Une barrière, si on prend suffisamment d'élan, est aussi

l'occasion de se hisser loin au-dessus du sol en défiant la gravité. Les chérubins si on sait leur parler nous feront la courte-échelle.

Choisir Dieu dans le temps

Dieu ne s'est pas tu. Nous portons encore sa marque, nous entendons sa voix. Nous savons ce qui est mal, mais nous savons aussi ce qui est bien, de sorte que même si nous avons tendance à faire ce qui est mal, nous pouvons aussi écouter et suivre dans le temps la voie de Dieu qui *de toute éternité* nous appelle à sa suite.

Parfois, cette voix est dure à entendre. Parfois, cette voie est dure à suivre. C'est le mystère de la théodicée. Il nous est malgré tout possible d'entendre en nous la voix de l'Amour et de suivre grâce à elle, même dans les cas les plus extrêmes, la voie de Dieu, comme l'ont fait, entre autres, mais peut-être encore plus que tous les autres, Abraham et Marie dont il sera question ci-après.

Abraham

L'histoire d'Abraham est racontée elle aussi dans la Genèse, où elle sert de contrepoint au péché d'Adam et Ève. Au chapitre 22, Dieu dit à Abraham : « *Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en holocauste sur la montagne que je t'indiquerai.* » Abraham marche trois jours vers le Mont du Temple, rempli d'amour pour Dieu malgré cet ordre atroce. Il reste confiant et libre. Il obéit librement à l'ordre de Dieu. Il choisit, seul, d'y obéir. Pas de serpent ici, ni personne sur qui faire retomber la faute. Il n'y a qu'Abraham et son fils Isaac, le couteau, le feu et la montagne. Abraham n'a pas peur. Il n'est ni séparé de Dieu, ni séparé de son fils ni séparé de lui-même, mais tout entier dans ce geste qui a l'air fou, tout entier dans cette action qui a l'air désespérée, tout entier dévoué à son Dieu qui est Amour. Pourtant Abraham n'est pas au Paradis, mais sur terre, dans le temps.

Au moment d'immoler son fils, comme on sait, Abraham est retenu. Dieu ne veut pas qu'il sacrifie pour Lui son fils unique. Ceci

n'est pas un test, mais une annonce. Celui qui est choqué parce qu'il pense à juste titre qu'il est scandaleux qu'Abraham ait accepté ainsi de sacrifier par amour pour Dieu son fils, ne doit pas oublier que Dieu sacrifiera par amour pour l'homme son fils et qu'alors rien ni personne ne viendra l'en empêcher. Dieu donnera par amour pour Adam, dans le temps, la vie de son fils Jésus.

Ces êtres humains qui ont été incapables d'obéir à Dieu et qui, après avoir mangé le fruit, se sont mis à avoir peur de Lui, à se sentir honteux et à rejeter leur faute sur quelqu'un d'autre, ces mêmes êtres humains sont donc capables d'obéir par amour à Dieu, et sans peur, sans honte, à un ordre terrifiant. Le vrai héroïsme est ici : *« il y eut des hommes grands par leur énergie, leur sagesse, leur espérance ou leur amour ; mais Abraham fut le plus grand de tous, grand par l'énergie dont la force est faiblesse, grand par la sagesse dont le secret est folie, grand par l'espoir dont la forme est démence, grand par l'amour qui est la haine de soi-même »*⁵.

⁵ Søren Kierkegaard, *Crainte et Tremblement*, 1843.

Marie

Le nouveau Testament raconte comment la faute d'Adam a été rachetée dans le temps. Ce rachat commence lorsqu'une jeune juive de Judée, un être humain, emploie son libre-arbitre pour accueillir Jésus, c'est-à-dire Dieu, sans peur à l'idée d'assumer pleinement la responsabilité de son geste (elle ne sait pas en disant « oui » à l'ange si Joseph va ou non décider de la renvoyer). Pour que Dieu nous accueille dans l'éternité, il faut que l'une d'entre nous ait accepté délibérément de l'accueillir dans le temps.

Ce n'est pas la peur qui guide le geste de Marie, mais l'amour. En faisant ce geste, en acceptant de porter Dieu dans son sein, et de l'accueillir dans l'union parfaite d'une mère à son enfant, elle a réuni ce que le geste d'Adam et Ève avait séparé. Nous étions dans l'éternité dans le ventre de Dieu. Dieu est dans le temps dans celui de Marie.

Lors d'une homélie prononcée dans l'église de Santa Maria Consolatrice, Benoît XVI

a commenté l'annonce de l'Ange Gabriel à Marie :

« Sois sans crainte Marie! » dit-il. En réalité, il y avait lieu d'avoir peur, car porter à présent le poids du monde sur soi, être la mère du Roi universel, être la mère du Fils de Dieu, quel poids cela constituait-il! un poids au-dessus des forces d'un être humain! Mais l'Ange dit: « Sois sans crainte! Oui, tu portes Dieu, mais Dieu te soutient. N'aie pas peur! » Cette parole « Sois sans crainte » pénétra certainement en profondeur dans le cœur de Marie. Nous pouvons imaginer comment, en diverses occasions, la Vierge est revenue sur Cette parole, l'a écoutée à nouveau. Au moment où Siméon lui dit: « Cet enfant doit être un signe en but à la contradiction, et toi-même une épée te transpercera l'âme, » à ce moment où elle pouvait céder à la peur, Marie revient à la parole de l'Ange, elle en ressent intérieurement l'écho: « Sois sans crainte, Dieu te soutient. » Ensuite, lorsque pendant la vie publique, les contradictions se déchaînent autour de Jésus et que de nombreuses personnes disent: « Il est fou » , elle repense: « Sois sans crainte » et elle va de l'avant. Enfin, lors de la rencontre sur le chemin

du Calvaire, puis sous la Croix, alors que tout semble fini, elle entend encore dans son cœur la parole de l'Ange: « Sois sans crainte ». Elle reste ainsi courageusement aux côtés de son Fils mourant et, soutenue par la foi, elle va vers la Résurrection, vers la Pentecôte, vers la fondation de la nouvelle famille de L'Église.

« Sois sans crainte ! » Marie nous adresse à nous aussi cette parole. J'ai noté plus haut que notre monde est un monde de peurs: peur de la misère et de la pauvreté, peur des maladies et des souffrances, peur de la solitude, peur de la mort. Dans notre monde il existe un système d'assurances très développé: c'est un bien qu'elles existent. Nous savons cependant qu'au moment de la souffrance profonde, au moment de la dernière solitude de la mort, aucune assurance ne pourra nous protéger. La seule assurance valable en ces moments est celle qui nous vient du Seigneur, qui nous dit à nous aussi: « Sois sans crainte, je suis toujours avec toi. » Nous pouvons tomber, mais à la fin, nous tombons entre les mains de Dieu et les mains de Dieu sont de bonnes mains.

(...) *Au terme de l'entretien, Marie répond à l'Ange: «Je suis la servante du seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole.» Marie anticipe ainsi la troisième invocation du Notre Père: «Que ta volonté soit faite.» Elle dit «oui» à la grande volonté de Dieu, une volonté apparemment trop grande pour un être humain; Marie dit «oui» à cette volonté divine, elle se place dans cette volonté, elle insère toute son existence à travers un grand «oui» dans la volonté de Dieu et ouvre ainsi la porte du monde à Dieu. Adam et Ève, avec leur «non» à la volonté de Dieu avaient fermé cette porte. «Que la volonté de Dieu soit faite»: Marie nous invite nous aussi à prononcer ce «oui» qui apparaît parfois si difficile. Nous sommes tentés de préférer notre volonté mais Elle nous dit: «Sois courageux, dis-toi aussi «que ta volonté soit faite», car cette volonté est bonne». Tout d'abord elle peut apparaître comme un poids presque insupportable, un joug qu'il n'est pas possible de porter; mais en réalité la volonté de Dieu n'est pas un poids, la volonté de Dieu nous donne des ailes pour voler haut, et nous pouvons ainsi oser avec Marie, ouvrir à Dieu la porte de notre vie, les portes de ce monde en disant «oui» à sa*

volonté, en ayant conscience que cette volonté est le vrai bien et nous guide vers le vrai bonheur.

Ainsi nous sommes les fils de ceux-là qui dans l'éternité ont trahi la confiance que Dieu avait placée en eux, mais nous sommes aussi, et nous ne sommes pas moins, les fils d'Abraham, qui dans le temps a dit oui à la volonté de Dieu, et, surtout, nous sommes les enfants de Marie, qui a accepté de tout son cœur, avec toute son âme, de s'unir à cette volonté, pour enfanter celui qui devrait consommer sur la Croix le mariage du temps à l'éternité.

Un nouvel Adam, ou l'éternité retrouvée

Jésus le dit lui-même: il est le «Fils de l'Homme». Que Dieu se soit fait homme suppose qu'il ait fait sienne *la nature humaine*. Cela suppose qu'il vive dans le temps, c'est-à-dire qu'il souffre et qu'il meure. Qu'il soit tenté de désobéir au Père («arrière Satan»). Et qu'il se sente seul et misérable («Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné?»). Tout en faisant sienne la nature humaine, Jésus va depuis

l'intérieur du temps réparer ce qu'Adam et Ève ont brisé de toute éternité.

1. *Unir dans le temps ce que Dieu a uni dans l'éternité.* Le serpent avait dit à Adam et Ève qu'ils seraient «comme des dieux». Mais Jésus, puisqu'Il est Dieu, a fait en sorte, grâce au mystère de la Trinité, qu'un homme puisse être Dieu. Il n'est pas COMME les dieux, ni même COMME le Dieu unique. Il est le Dieu unique. Ce faisant, il renoue l'union de Dieu et des hommes. Mais cette union ne peut avoir lieu que si les deux parties sont consentantes, c'est pourquoi il était capital que Marie, pleine de foi et d'espérance, dise «oui». En aimant son prochain au point de mourir pour lui, Jésus refait également l'union des hommes entre eux. Le pardon et la charité sont les deux clefs de voûte de cette union. Enfin, en ressuscitant corps et âme, et en nous laissant son corps dans le mystère de l'Eucharistie et son âme dans celui du Saint Esprit, Jésus refait l'union du corps et de l'esprit.

2. *Renoncer à la peur, choisir l'amour.*
«N'ayez pas peur» dit Jésus aux disciples.

Il s'oppose aux Pharisiens ayant élevé la règle au-dessus du principe, et craignant la colère d'un Dieu qu'ils n'aiment pas, pas plus qu'ils ne s'aiment les uns les autres. Il propose à ses frères Hébreux de remplacer la honte et la peur par l'espérance et l'amour. Il leur rappelle que les deux seuls commandements qui valent sont ceux qui commandent d'aimer Dieu et d'aimer son prochain comme soi-même. « Aime et fais ce que tu veux » dira plus tard Saint Augustin. Jésus montre concrètement comment obéir à ce commandement en réalisant l'union de l'homme et Dieu (aimer Dieu), l'union de l'homme à l'homme (son prochain) et l'union du corps à l'esprit (soi-même). Il exhorte les hommes à la confiance. La méfiance est inutile avec Dieu. Dieu tient toujours ses promesses. Il faut prier, croire, espérer. Jésus remplace les commandements par les Béatitudes.

3. *Il amène la miséricorde*, en pardonnant à l'homme ses péchés. Si l'homme est prêt à en assumer la responsabilité, ses péchés seront remis. Il n'est jamais trop tard, même à la onzième heure, pour gagner l'éternité

que Dieu n'a cessé de vouloir nous rendre. Le bon larron, en reconnaissant qu'il est pécheur auprès de Jésus dans le temps, gagne sa place auprès de Dieu dans l'éternité. Pierre renie, mais se repent, et Jésus l'a déjà pardonné. Il ne faut pas désigner quelqu'un d'autre pour sa faute, comme Adam puis Ève l'ont fait. Il faut l'endosser, l'assumer et aller vers Dieu plein de confiance, les mains ouvertes, car Il nous aime et ne demande qu'à nous sauver.

Grâce à Jésus le temps est accompli, c'est-à-dire que l'éternité est retrouvée. Le péché d'Adam commis de toute éternité est infiniment corrigé par le don fait par Jésus à l'intérieur du temps. Adam a désobéi volontairement, mais Jésus a choisi d'obéir. Le premier avait rejeté la responsabilité de son péché sur un autre, le second prend sur lui le péché d'Adam et tous les péchés, de tous les autres.

Lettre de Saint Paul aux Romains (5, 15-19)

« Il n'en va pas du don gratuit comme de la faute. En effet, si la mort a frappé la multitude par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu s'est-elle répandue en abondance sur la multitude, cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus Christ.

Le don de Dieu et les conséquences du péché d'un seul n'ont pas la même mesure non plus : d'une part, en effet, pour la faute d'un seul, le jugement a conduit à la condamnation ; d'autre part, pour une multitude de fautes, le don gratuit de Dieu conduit à la justification. Si, en effet, à cause d'un seul homme, par la faute d'un seul, la mort a établi son règne, combien plus, à cause de Jésus Christ et de lui seul, règneront-ils dans la vie, ceux qui reçoivent en abondance le don de la grâce qui les rend justes.

Bref, de même que la faute commise par un seul a conduit tous les hommes à la condamnation, de même l'accomplissement de la justice par un seul a conduit tous les hommes à la justification qui donne la vie. En effet, de même

que par la désobéissance d'un seul être humain la multitude a été rendue pécheresse, de même par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle rendue juste. »

Ceux qui imiteront Jésus de leur plein gré aspireront à la sainteté et pourront goûter un jour, comme le premier d'entre eux, aux fruits de l'arbre de vie. Ils pourront contempler la face de Dieu en toute confiance.

Je finirai ce chapitre avec les mots de Benoît XVI qui mieux que personne il me semble a expliqué pourquoi le Christ était le nouvel Adam dans une homélie du 3 décembre 2008, prononcée dans la salle Paul VI de la cité du Vatican :

« La foi nous dit qu'il n'y a pas deux principes, un bon et un mauvais, mais un seul principe, le Dieu créateur, et ce principe est bon, seulement bon, sans ombre de mal. Et ainsi, l'être également n'est pas un mélange de bien et de mal ; l'être comme tel est bon et c'est pourquoi il est bon d'être, il est bon de vivre. Telle est la joyeuse annonce de la foi : il n'y a qu'une source bonne, le Créateur. Et par conséquent, vivre est un bien, c'est une bonne chose d'être un homme,

une femme, la vie est bonne. S'ensuit un mystère d'obscurité, de nuit. Le mal ne vient pas de la source de l'être lui-même, il n'est pas également originel. Le mal vient d'une liberté créée, d'une liberté dont on a abusé. Comment cela a-t-il été possible, comment cela s'est-il produit? Les choses demeurent obscures. Le mal n'est pas logique. Seul Dieu et le bien sont logiques, sont lumière. Le mal demeure mystérieux. On l'a représenté avec de grandes images, comme dans le chapitre 3 de la Genèse, avec cette vision des deux arbres, du serpent, de l'homme pécheur. Une grande image qui nous fait deviner, mais ne peut pas expliquer parce qu'elle est en elle-même illogique. Nous pouvons deviner, pas expliquer; nous ne pouvons pas même le raconter comme un fait à côté d'un autre, parce que c'est une réalité plus profonde. Cela demeure un mystère d'obscurité, de nuit. Mais un mystère de lumière vient immédiatement s'y ajouter. Le mal vient d'une source subordonnée. Dieu avec sa lumière est plus fort. Et c'est pourquoi le mal peut être surmonté. C'est pourquoi la créature, l'homme peut être guéri. [...mais] l'homme non seulement peut être guéri, mais il est guéri de fait. Dieu a introduit la guérison. Il est entré en personne dans l'histoire. A la source constante

du mal il a opposé une source de bien pur. Le Christ crucifié et ressuscité, nouvel Adam, oppose au fleuve sale du mal un fleuve de lumière. Et ce fleuve est présent dans l'histoire : nous voyons les saints, les grands saints mais aussi les saints humbles, les simples fidèles. Nous voyons que le fleuve de lumière qui vient du Christ est présent, il est fort. »

Judas Iscariote, ou la trahison du temps

Le problème de Judas, tout le monde le connaît, parce que tout le monde est concerné: comment et pourquoi un enfant de Dieu a-t-il pu trahir le fils de Dieu et Dieu lui-même, le Paraclet, le Verbe, la mine de la Parole, le zénith du Principe? Quelle cause a pu contrevenir à *la cause non causée*? Et à quel point Jésus a-t-il besoin de Judas? La condition *sine qua none* de la résurrection est-elle une trahison? L'Amour a-t-il besoin du refus d'amour pour devenir... l'Amour?

Le mystère peut doublement être éclairé il me semble en effectuant une symétrie entre les figures de Judas Iscariote et de Saint

Joseph, au moment de l'acceptation/trahison, puis entre celles de Judas et du Christ au moment de la pendaison/crucifixion. Nous verrons que le temps joue là encore un rôle fondamental.

Première symétrie

Judas est celui qui énonce, dénonce et ne croit pas assez en Dieu pour croire en Jésus. Joseph est celui qui se tait, supporte et croit en l'amour de sa femme au point d'accepter l'amour de Dieu. En ne parlant pas, Joseph sert la vérité; tandis que Judas parle et soumet la parole au lieu de s'y soumettre. Le plus célèbre traître de l'Histoire a effectué un calcul, comme disent les économistes, *rationnel*. Il est celui qui compte, choisit et ne s'abandonne pas à la pureté mais qui, en sondant, et en exigeant d'elle des résultats *temporels*, la défait.

Judas, au moment crucial, se tait et embrasse Jésus. Il y a deux évangiles où il le salue – « Rabbi! » – mais même dans ceux-là il ne dit pas aux soldats « c'est lui, c'est le fils de Dieu » pas plus qu'il ne dit « c'est lui, celui qui se prend pour le fils de Dieu ». Chez Saint

Jean, Jésus s'avance et parle tandis que Judas se retire et se tait. A cet instant, la nuit tombe sur l'Évangile, et la Passion a commencé. Le silence de Judas livrant l'Amour et celui de Joseph livré à l'Amour peuvent être *entendus* ensemble, au même instant. Comme c'est le cas en musique pour un contrepoint, ici nous aurions un contrepoint deux fois silencieux : du silence composé par Bach.

Seconde symétrie

Après la trahison, vient le deuxième instant crucial, là encore contrapunctique, comme si Judas ne pouvait pas agir sans contrepartie, et n'existait que dans l'altérité. Ce moment c'est l'assassinat de Jésus et le suicide de Judas. Une des clefs du sacrifice effectué par le Christ pour tous les hommes se trouve dans le suicide de Judas pour lui-même. Ce sacrifice était-il nécessaire à ce suicide, et ce suicide indispensable à ce sacrifice ? Le geste de Dieu pour sauver une humanité faite à son image peut-il être dissocié du geste de l'humain détruisant à l'intérieur de lui ce qui ressemble le plus à Dieu : l'amour et la vie ? La mort de Judas est-elle une téléologie concurrente ou

complémentaire de celle de la résurrection du Christ? Est-ce une manière de déprendre le temps ou bien de s'y méprendre? Peut-être s'agit-il d'une dernière résurgence de l'esprit grec (autrement dit de la tragédie: trágos (bouc) – ôidê (chant), chant du bouc émissaire, plainte de la victime sur l'autel), un dernier couteau planté dans la gorge d'Iphigénie. Après cela, il n'y aura plus de tragédie, car la violence – et il y aura encore la violence («J'apporte le glaive») – sera *dramatique* au lieu d'être tragique – c'est-à-dire perpétrée *en connaissance de cause*.

Quelle force permet à la Croix de tenir? Les clous ne supportent-ils pas Jésus en même temps qu'ils le tuent? Et que dire de ce cri trois fois humain du vrai Dieu fils du vrai Dieu, apothéose du mystère de l'incarnation: «Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné?», succédant à ce soupir trois fois divin, apothéose du mystère de la miséricorde: «Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font»? Pourquoi Judas serait-il exclu de ceux qui «ne savent pas ce qu'ils font»? Parce qu'il savait? Cela ne tient pas, car s'il avait su il ne l'aurait pas fait. Logiquement, si Dieu

pardonne à ses bourreaux, et à Pierre qui l'a renié, alors Judas devrait être pardonné.

La question de Judas s'ouvre nécessairement sur celle de la théodicée. Si Dieu est parfait, et s'il sait tout, son mystère comprend le mystère de Judas. Avant que Judas fût, le Christ est. Dire l'inverse, en prétendant par exemple que l'Isariote est une espèce de trouée d'obscurité dans le ciel ouvert par la Croix, un coup au cœur de l'Amour non prévu par l'Amour, reviendrait à se placer du côté des Manichéens contre Saint Augustin. Mais cette erreur écartée, la question demeure : comment Dieu a-t-il pu laisser faire ? Pourquoi l'a-t-il voulu ? Si c'était écrit, comment a-t-il pu écrire cela à propos de son fils ? A quel prix la miséricorde divine, le rachat de nos péchés ?

Première hypothèse : s'il est exclu de la miséricorde divine, c'est parce que Judas ne croit pas au pardon, ou bien, pire : il le refuse, il y croit mais y renonce, poussant son libre-arbitre jusqu'au point ultime : la damnation, le choix du démon, de sorte qu'il soit possible de dire que non seulement nous pouvons choisir le mal mais qu'en plus nous pouvons

choisir *le mal absolu*, et que Dieu nous a aimé au point de nous laisser libre à ce point.

Deuxième hypothèse: s'il est exclu, c'est que Judas a commis un autre péché pour lequel, contrairement au premier, il ne s'est pas repenti. Ces deux hypothèses suggèrent que la trahison n'est peut-être pas seulement où l'on croit.

Le deuxième péché de Judas

S'il croit qu'il a pu livrer Dieu, Judas est un vaniteux. Seul un vaniteux en effet peut croire qu'il a eu le pouvoir d'influencer la destinée d'un Dieu tout-puissant. Par orgueil, il confond libre-arbitre et puissance divine (sans doute la plus vieille confusion du monde), et c'est à cet instant, non pas parce qu'il a livré Jésus mais parce qu'il a mal interprété les causes et les effets de son acte, c'est à cet instant qu'il commet son deuxième péché, celui dont il ne se repentira pas. Ce péché, la vanité, est celui de Lucifer, qui consiste à croire que l'on pourra être dans le temps ce que Dieu est de toute éternité. C'est sans doute ce qu'a vu Jésus en

Judas quand il annonce à ses apôtres qu'un démon est parmi eux. Il ne reproche pas à Judas sa future trahison, car c'est le propre de l'homme de trahir Dieu, Jésus le sait bien, et Pierre le saura bientôt. Ce qu'il lui reproche tient au fait que Judas puisse croire être un aiguillage décisif dans *la destinée de Dieu*, car cela c'est le propre du démon. Et de fait, nous nous comportons comme des démons à chaque fois que nous nous croyons maître et possesseur du sort de l'univers, ou que nous nous prêtons la capacité de tuer Dieu. Nous sommes libres parce que nous sommes responsables, et responsables parce que nous sommes libres, mais nous ne sommes libres et responsables que jusqu'à un certain point. Nous ne sommes pas libres de décider du sort de Dieu, pas plus que nous ne sommes responsables de Ses actions. Judas croit qu'il est responsable au point de se juger impardonnable (il tente de s'élever au rang de Dieu en se faisant juge de lui-même) et se pend, il se suicide, exécutant lui-même la sentence par/ pour lui-même proférée.

Le troisième péché de Judas

Finalement le péché le plus grave de Judas n'est peut-être pas dans sa trahison que bien vite il regrette, ni même dans la vanité l'ayant poussé à croire qu'il aurait pu sauver Jésus, mais dans le suicide. En se suicidant, il tourne le dos à la Miséricorde divine, et renonce à toute possibilité de repentance. Il aurait dû demander pardon à Dieu. Il aurait dû avoir foi en Lui au point de croire que Son pardon, même après un tel acte, était possible, car rien n'est impardonnable aux yeux de Dieu, et la miséricorde du Père est infinie. Au lieu de quoi Judas a préféré quitter le temps, et, vaniteux, passer à côté de l'éternité. Adam aurait dû implorer le pardon du Seigneur au lieu de rejeter la faute sur Ève. Judas aurait dû l'implorer avant d'endosser la responsabilité de sa faute au point de choisir pour lui-même une sentence aussi définitive. C'est à cet instant qu'a lieu l'irréversible trahison.

On comprend maintenant pourquoi Jésus dit à propos de Judas qu'il aurait été préférable pour lui de ne pas être né, c'est-à-dire de ne jamais être entré dans le temps. S'Il dit

cela c'est parce que Judas, en se suicidant, a transformé le temps en impasse.

Salus generis humani: le Temps était venu

En l'an zéro de notre ère, Auguste exigea la fermeture du temple de Janus pour la deuxième fois en 749 ans d'histoire de Rome. La guerre immense, l'interminable guerre était finie – c'est ce que voulait dire son geste. « *Salus generis humani* », (« Le Salut du genre humain ») : ces mots furent frappés à la lisière des pièces de monnaie sous le profil de l'empereur. Après les campagnes guerrières, la campagne de communication. Auguste, prodigieux politicien, ne doutait pas que la guerre reviendrait. La violence n'était contenue que par la violence elle-même, dans une coquille de violence, froide

mais extrêmement puissante, autour d'un noyau de violence toujours brûlant et de plus en plus incandescent. Les volcans paraissent calmes lorsque la lave des violences passées est assez solide et glacée pour contenir la lave des violences à venir, mais le moment viendra où dans le Temps le chaos reprendra ses droits. Les portes du temple de Janus s'ouvriront comme elles se sont toujours ouvertes, leurs mâchoires ensanglantées.

Salus generis humani. Un homme peut prendre et donner la gloire et la richesse mais il ne peut ni prendre ni donner le Salut, quand bien même il serait l'Empereur de Rome. Auguste avait conquis l'espace et voulait conquérir le Temps, sans comprendre que si l'espace s'étend et se possède, le Temps, lui, se rassemble et s'appartient, et qu'ainsi, contrairement à l'espace dont le maximum a lieu quand il est infini, le Temps atteint son extremum quand il est éternel. De surcroît, on peut conquérir l'infini mais on doit mentir l'Éternité.

« Si les scribes sont dupes, pensait Auguste qui n'avait pas compris que la Lumière ne provient pas du scribe qu'elle éclaire, alors

l'Histoire sera dupe et j'aurai conquis le temps. Je leur aurai fourni le Salut. Pour cela, je dois organiser la censure, régner, faire semblant... Mais suis-je condamné moi-même à paraître? Aurai-je accès au Salut quand je leur aurai fait croire qu'ils y ont accédé? Et... qu'est-ce qui tremble dans ma main près du glaive? Quelle est cette force qui n'est pas Rome?»

En plus de conquérir un temps qu'il croyait infini, Auguste devait s'arranger pour maintenir un espace qu'il voulait éternel. Or, contrairement au temps, l'espace, lui, avait un prix. L'Empereur eut l'idée de récolter des données à propos des contribuables – qui, où, combien – pour mieux les faire payer. «Organisez un recensement, dit-il à ses conseillers. Trouvez les détails à propos de chacun de mes sujets et fluidifiez le calcul et l'octroi de cet impôt dit “de capitation”. Nous avons besoin d'argent... Aucune violence n'est aussi chère que celle qui consiste à faire croire en la paix.»

Cyrinus, adjoint au gouverneur Sestius Saturninius, fut chargé du recensement en Palestine. «Que vaut ce pouvoir que l'on

me somme d'exercer sur un peuple soumis depuis des siècles, pensait-il fâché, une terre belle mais râpée, éloignée du centre et ravagée par la colère des rois? Quand reviendrai-je à Rome? Qu'est-ce que j'apporterai?»

Il fut décidé que les familles de Rome et des peuples soumis devaient s'inscrire sur les registres publics de leurs cités originaires, car c'était en ce lieu – et non au lieu du domicile – que les titres généalogiques étaient archivés. Les familles se mirent en marche et des vagues migratoires parcoururent l'intérieur des nations pour répondre aux volontés de l'Empereur dont le profil glorieux ornait les pièces de monnaie: *Salus generis humani*.

Auguste, de son côté, malgré la douceur du vin et des femmes sans cesse différentes, ingénieuses, prolégomènes à ses nuits, malgré la politique épuisante, perdit le sommeil. Ainsi celui qui voulait conquérir le temps et avait conquis l'espace fut-il dépossédé du repos qui seul permet de jouir de l'espace et du temps. En proie aux délires de l'insomnie, il lui sembla que l'obscurité de sa chambre était habitée par les millions de femmes, d'hommes et d'enfants déplacés pour son recensement.

Il entendait leurs pas obéissant à sa main et leurs respirations calées sur la sienne, leurs voix soumises aux cris de ses centurions, et tout cela, au lieu de le rassurer dans sa gloire et de l'aider à dormir, l'inquiétait. « Qu'est-ce qui tremble dans ma main près du glaive? répétait-il. Quelle est cette force qui n'est pas Rome? »

Sans le savoir, Auguste, l'empereur du monde, avait permis que se réalise une très vieille prophétie.

Marie et Joseph, qui n'auraient eu aucune raison de quitter Nazareth alors que Marie était sur le point d'accoucher, prirent la route de Bethléem, la cité de David et de la tribu de Juda, d'où le voyant Michée, sept siècles plus tôt, avait prévenu qu'un Messie serait donné au monde pour révéler aux nations le secret de l'amour de Dieu. Bethléem devait accoucher du Salut. Le temple de Janus rouvrirait sa porte, et Rome et l'Empire de Rome passeraient, et la gloire et la puissance de ceux qui comme Auguste s'enivreraient d'espace dans le but d'échapper au temps passeraient, tandis que le Royaume du Christ, lui, ne s'effondrerait pas, et que le

règne de cet enfant dont le nom fut écrit cette année-là, 749 ans après la fondation de Rome, par les serviteurs de Cyrinus sur le registre administratif des descendants de David, n'aurait pas de fin.

Alors oui, finalement, Auguste apporta aux hommes le Salut, et cette inscription sur les pièces de monnaie n'est pas totalement fausse : *Salus generis humani*. Il le leur apporta en rendant possible dans le temps la réalisation de prophéties qu'il ne connaissait pas. Ni lui ni aucun de ses successeurs ne put s'opposer à l'avènement de cet enfant qui était toute faiblesse et à l'actualisation par lui et en lui de paroles transmises depuis l'ombre des âges par des mendiants chevelus, des meneurs de chèvres, des esclaves et des artisans barjos.

Trois métamorphoses du temps : le lion, le chameau et l'enfant

On connaît ce texte de Nietzsche, qui comme les autres est un exercice sublime de subversion, grandiloquent et autonome, spécieux pour la pensée comme une théorie des contrats, le persiflage d'un serpent sous la moustache impie : *« Je vais vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant... »*

Le chameau, c'est la capacité. Il accumule de l'expérience, engrange, apprend, il est capable. Il ne peut pas défier grand monde mais le pourrait s'il sortait de sa cage de chair,

et si le cerveau qu'il porte sur son dos comme un bât lui montait à la tête.

Le lion, c'est la possibilité, autrement dit la puissance, ce qui arrive quand le moteur est en route (pour le chameau travail immense, humilité, patience, courage une fois lion). Le chameau s'est développé, musclé, élancé. Il a compris ce que d'abord il a appris. Ses griffes ont poussé. Il est capable d'agir et peut agir, en dehors de sa cage dont les barreaux ont fondu, sont brisés, oubliés, c'est l'âge d'homme, Nietzsche lui-même. Un danger. Pour tout le monde: un avertissement... Le chameau *existait*, le lion *insiste*. Mais l'adversaire du lion peut encore sonder sa force pour essayer de la retourner contre lui, se préparer, parer, éviter. La puissance n'est pas le dernier stade de la force.

Il y a l'enfant, ensuite, qui est potentialité. Rien de plus dangereux qu'une hypothèse, les mathématiciens sont au courant. Hérode l'avait compris... L'enfance est une menace constante; l'enfant peut tout devenir, être tout, apparaître, il contient les métamorphoses, et en même temps et toujours et malgré tout il demeure innocent... Le chameau

existe, le lion *insiste*, mais c'est l'enfant, à la fin, qui *subsiste*.

« Que peut faire l'enfant que le lion ne pouvait faire? demande Zarathoustra. Pourquoi faut-il que le lion ravisseur devienne enfant? L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation. »

Picasso, dans une école, alors qu'on lui montre gentiment les dessins que les écoliers ont faits pour lui, dira: "Quand j'avais leur âge, je dessinais comme Goya, et maintenant, après une vie de travail, mes dessins ressemblent aux leurs". Picasso est à nouveau potentialité. Et quelle potentialité! Il a compris, appris, il était capable (de dessiner comme Goya), il a pu (dessiner comme Picasso) et enfin l'être est à nouveau possible: le Picasso-chameau (celui de Goya) et le Picasso-lion (celui du cubisme) cèdent le pas au Picasso-enfant.

Nietzsche a compris pourquoi Jésus dans le berceau est un danger pour les équilibres antiques et les rites archaïques du sur-homme,

la soif sanguinaire de la meute... Dieu s'incarne non pas dans un chameau ou dans un lion mais dans un enfant, il se fait potentialité, c'est là sa force et c'est le dernier stade de la force. Il y a toujours le risque (l'espérance) qu'un enfant nous délivre des mensonges produits pour nous-mêmes.

Matthieu 18:2-4: "*[Jésus] appela un enfant, le plaça au milieu d'eux et dit: Amen, je vous le dis, si vous ne faites pas demi-tour pour devenir comme les enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. C'est pourquoi quiconque se rendra humble comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux.*"

Mauriac, *Vie de Jésus*, 1936, p. 146: "*L'enfance est une victoire, une conquête de l'âge mûr.*"

Quelle crainte, et quelle raison de craindre et d'envier, pour Nietzsche le fauve à moustache, l'émancipé magnifique, Nietzsche l'apporteur de scandale, scandaleux soleil, la silhouette ivre du romantisme, philosophe icarisé, quelle crainte pour Nietzsche et quelle envie et quelle raison de craindre et d'envier cette force dont le sur-homme est à jamais incapable. Et pourtant Nietzsche sait

que l'enfance à la fin triomphera. L'enfance est ce qui donne un sens au temps parce qu'elle ressemble tout autant au commencement qu'à la fin des temps. Nietzsche savait. C'est l'horreur de son destin : les trois métamorphoses..., comme si c'était à lui que ces mots de Zarathoustra avaient été adressés.

Provoquer la mort

Certains chrétiens trop fervents finissent par souhaiter mourir, c'est-à-dire abrèger le temps, car le jour de leur mort, enfin, ils verront la face de Dieu. Ils ne craignent plus la mort, donc, mais, pire, ils l'espèrent. Il s'agit là d'une terrible erreur. Ils n'abrègent pas. En fait, ils évitent le temps.

La mort n'est pas souhaitable. Le vivant doit avoir peur de mourir. Être vivant dans le temps, c'est avoir peur de mourir. C'est à cause de cette injonction métaphysique que Camus disait du suicide qu'il est "le seul problème philosophique vraiment sérieux". Dieu ne nous propose pas de ne pas souffrir, pas plus qu'il ne nous demande de souhaiter

mourir. Ce qu'Il nous demande c'est d'accepter le mystère de la souffrance sans pour autant en souhaiter l'épreuve. Jésus lui-même a peur de la mort. Il est tenté d'y renoncer. «Arrière, Satan ! Tu ne conçois pas les choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines» (Mc 8:33 ; Mt 16:23). Il dit cela à Pierre, c'est-à-dire à l'Église. «Ne me détourne pas de la mort, mais ne me fais pas non plus la souhaiter. L'un et l'autre sont contraires à la volonté de mon Père.»

Tant/dès qu'il y a la vie, il y a Dieu.

Le corps, l'esprit et le libre-arbitre

Le corps est moins un solide qu'un mouvement, moins un état qu'une dynamique. Il existe certaines cellules permanentes et d'autres, plus nombreuses, qui meurent et sont renouvelées. Le corps n'est pas réductible aux premières (que seraient les deuxièmes sinon?). A bien y réfléchir, on comprend que le corps est surtout et d'abord et peut-être uniquement une *façon* d'agréger les cellules *dans le temps*. Les physiciens diraient "un vecteur", les biologistes "un code", les métaphysiciens : un principe. Chaque corps est *l'idée particulière d'un mouvement de l'être dans l'étant*. Ce mouvement ne peut pas aller contre l'esprit, contrairement à ce qu'ont dit beaucoup de philosophes ennemis du corps ou ennemis de

l'esprit. Quand le corps est blessé, l'esprit est blessé; quand l'esprit est blessé, le corps est blessé; et si je suis blessé par un autre, c'est par son esprit et son corps ensemble que mon esprit et mon corps sont blessés; et si je suis blessé par moi-même, alors mon esprit et mon corps ensemble blessent à la fois mon corps et mon esprit.

On peut blesser le corps et l'esprit, mais il est absolument impossible de les annihiler, cela car même quand X est mort, il "est" encore. Ne dit-on pas: «il est mort»? L'énergie et la forme – dont le caractère et l'allure étaient des manifestations sensibles – ne passent jamais. Seules les manifestations passent, seules leurs manifestations sont passées. L'étant humain peut être annihilé, mais l'être humain, lui, est éternel. On peut brûler les partitions, les disques et les instruments mais on ne peut pas brûler la musique. Il y a donc ici, dans le temps, une part d'éternité.

Si nous reprenons l'exemple spinoziste de la pierre lancée, l'esprit désigne l'énergie donnée à la pierre, tandis que le corps désigne sa forme. L'énergie et la forme déterminent la trajectoire. Ce sont elles, *les causes* dont

la pierre ignore qu'elles sont déterminantes. De même pour *l'être humain*: l'énergie et la forme, l'esprit et le corps (l'esprit conçu comme élan vital et le corps comme plan à suivre), déterminent ce qu'est *l'étant humain*. La philosophie, c'est-à-dire la prière, a pour but de trouver l'être dans cet étant, autrement dit de trouver l'éternité dans le temps.

N'en déplaise à Spinoza, l'être humain n'est pas une pierre. Il peut avoir conscience de son esprit et de son corps. C'est l'objectif ultime de la philosophie (c'est-à-dire de la prière) : *une prise* de conscience dans le temps, comme on dit "une prise" lorsqu'on escalade une montagne.

Tuer la mort

A propos de la mort une seule chose est sûre : l'espace et le temps tels que nous les connaissons n'y existent pas. Elle n'efface pas autrement dit les limites du temps et de l'espace, mais le temps et l'espace eux-mêmes. Lumière ou néant, cela personne ne le sait avec certitude ; éternité ça oui : temps absorbé, espace dissipé. La mort est éternelle, l'infini son exact opposé. Dans les légendes d'autrefois, les mauvais princes quand ils mouraient se voyaient condamnés à errer sous forme de fantôme. Privés d'éternité, il leur fallait endurer un espace et un temps infinis ainsi qu'une punition qui n'a peut-être l'air de rien si on y passe vite mais qui à la longue est la véritable raison pour laquelle nous devrions les

plaindre : privés de l'expérience de la mort, ils ne découvraient jamais ce qu'il y a *après la mort*, et continuaient d'ignorer s'il y a ou non « quelque chose » : une issue, une réponse... C'est là l'enfer. C'est là la véritable damnation. Or aujourd'hui il semblerait que le sort de ces fantômes soit très enviable. La punition des contes pour enfant n'est rien de moins pour Google que l'objectif à atteindre (l'entreprise Calico, propriété de Google, prévoit je cite de « tuer la mort »). Il faut être drôlement sûr que ce qu'il y a après la mort n'est pas souhaitable pour souhaiter en priver les êtres indéfiniment.

Lève-toi et marche

Jésus dit à l'homme: "vois", "relève toi", "lève toi et marche". Il ne le relève pas. Il ne le fait pas marcher. Il ne lui ouvre pas les yeux. L'homme écoute Jésus dans le temps et se relève, il marche. Ses yeux s'ouvrent dans le temps parce qu'il ouvre les yeux dans l'éternité, et il verra l'éternité en regardant le temps. Il a entendu, écouté et compris, c'est pour cela qu'il marche, c'est comme cela qu'il voit.

Vexillia regis

Qu'est-ce qui est horizontal et vertical en même temps au même endroit, un temps qui est partout et un endroit qui est toujours ?

La Croix.

Le secret de la Croix.

L'espace aussi est plié

Le temps est chiffonné, il y a des noeuds et des ventres, des points de pression et d'autres moins immédiats, des plages carrément, et des interstices moraux, möbius... qui ne le sait pas? La linéarité est une impression romantique. Dire "le temps avance" c'est comme dire "la terre est plate". Les sens nous mentent.

Ce qu'on sait moins, c'est que l'espace, lui aussi, est plié, replié, chiffonné, et que le temps est plié dans l'espace et l'espace replié dans le temps. L'univers n'est pas une feuille de papier en boule, mais deux feuilles de papier froissées ensemble. Proust était géographe

autant qu'historien : *Le Temps Retrouvé* aurait pu s'appeler *La Carte Dépliée*.

Les physiciens ont passé le siècle dernier à réaliser que le temps était plié. Ils passeront celui-ci à réaliser que l'espace l'est tout autant. Enfin ils comprendront peut-être que le temps et l'espace convergent à *des vitesses différentes* (la vitesse est un problème que personne n'a encore vraiment résolu... il faudrait écrire des millions de fois Heidegger pour comprendre la vitesse). Ils convergent vers un point marqué d'une Croix.

Cause et condition

Ne pas confondre *cause* et *condition*. La cause est une affaire de temps, la condition une affaire d'espace. La cause non causée est éternelle, la condition non conditionnée est illimitée, une cause sans condition est infinie, une condition sans cause est intemporelle.

Transmission et famille

La transmission n'est pas un mouvement de l'espace dans le temps (on ne transmet pas "quelque chose" ; ce n'est pas une passe entre footballeurs), mais du temps dans l'espace (on installe, on déploie le temps ; c'est un baiser). L'extérieur cristallise dans l'intérieur. Le dehors "prend" au dedans (comme en escalade "la prise" et comme une mayonnaise ou un feu qui "prend").

La famille n'est pas une ligne de l'espace dans le temps, mais une spirale du temps dans l'espace. Une spirale convergente : des milliers de mains sont tendues vers le centre de la table, non pas pour tirer le plat dans un coin, vers un membre éminent de la famille,

mais pour que tous puissent manger au même moment la même chose – communier au pain rompu, au vin mousseux. La famille est la première église, et le ciment indispensable de l'Église.

Temps et intelligence artificielle

Voilà que l'homme des "Lumières" se croit capable de créer la conscience, c'est-à-dire de recréer ce que Dieu a créé. Il croit que sa raison peut être aussi « efficace », dit-il, que la raison divine. Mais quand il imagine cela, il imagine aussi que sa raison, en la force de laquelle il a pourtant une foi sans limites, est incapable de "corriger" ce qu'il considère être, dans la raison de Dieu, l'imperfection. Dès qu'on consacre une fiction à l'intelligence artificielle, les machines deviennent méchantes, vengeresses, incapables de miséricorde. Elles sont "humaines" au sens le plus affreux que l'humanisme donne à ce terme : égoïstes, assoiffées de pouvoir, consommatrices, impitoyables, froides et désespérément

«rationnelles». Le mythe de l'intelligence artificielle aboutit sous la plume de tous les auteurs qui s'y confrontent au même paradoxe : il s'agit pour l'homme de croire en sa propre raison, au point de la croire divine, et de la croire divine au point de lui reprocher ce que la raison humaine reproche d'habitude à la raison divine. Et le temps, dans tout ça, quel rôle joue-t-il ?

Si les créations des fils d'Adam semblent incomplètes, et ne parviennent pas malgré tous nos efforts à ressembler réellement aux êtres humains, c'est parce qu'il leur manque un ingrédient, celui-là même que le temps (les glaives fulgurants) a pour mission de protéger : le fruit de l'arbre de vie, dont le goût demeure sur les lèvres d'Adam et le pousse à s'étonner, à demander pardon, à pardonner, à espérer, à prier (actions dont les machines sont strictement incapables). Ce fruit ne peut être ni cloné ni génétiquement modifié, pas plus que son goût ne peut être synthétisé par la machine. Le temps empêchera une telle synthèse d'avoir lieu. Il suffit de regarder les problèmes de l'informatique théorique comme celui bien connu du « $P = NP$ » pour

constater que le temps y joue le rôle de gardien. C'est à cause de lui que l'informatique est inhumaine. Quelque chose dans l'expérience que nous avons du temps ne peut pas être transféré à la machine.

Bref, aucune intelligence humaine n'est artificielle, et rien d'artificiel ne sera jamais humainement intelligent. Point final. Le temps y veille... Aucun robot ne pourra jamais imiter Jésus. L'IA est une métaphore qui a mal tourné. Elle n'existe pas. Seuls des êtres humains devenus idiots (i.e. incapables de s'étonner, de prier, d'espérer, etc.) peuvent croire que des machines pourront un jour être aussi intelligentes qu'eux. De même, seuls des êtres humains devenus bêtes peuvent croire que les bêtes seront un jour aussi sensibles qu'eux.

Du transhumanisme

L'humanisme a voulu s'émanciper de l'Être (« Ens »), le transhumanisme voudrait s'affranchir de l'étant.

Les transhumanistes détestent la conservation et les « conservateurs », pourtant ils prônent l'autoconservation. Ils sont autoconservateurs.

Il faut avoir abaissé l'homme au niveau des choses (c'est-à-dire à un niveau où il n'est plus responsable de rien) pour le rendre compatible avec d'autres choses, et interchangeable, et remplaçable, transformé en marchandise. Sans le Bien, l'homme est un bien.

Ce qui vaut pour la barque de Thésée ne vaut pas pour Thésée, Égée le savait.

Maintenant que nous ne croyons plus en la vie éternelle, nous voulons éloigner la mort infiniment.

Jamais une époque n'a autant détesté la vie (ennui, dépression, surmenage, divertissement, haine, suicides) que celle-là qui, nous dit-on, s'apprête à la rendre interminable.

Nietzsche en évoquant les derniers hommes aurait dû préciser qu'ils pisseraient de l'huile de moteur (*et ils clignent de l'oeil!*).

La vie est mystérieuse (cf. le brin d'herbe de Kant). Les mathématiques sont mystérieuses (cf. la racine de 2). Ne pas croire au mystère, c'est croire en Rien, et vénérer Rien. Depuis qu'il a été élevé au rang de Dieu, Rien n'a eu de cesse de commander que la vie fût amputée de sa part mystérieuse, car ainsi elle sera commandée par Rien, évanouie, aplatie dans Rien. Et Rien se réalisera. Rien sera souhaitable, souhaité, mis en oeuvre. Nous aurons raison de faire Rien. Nous serons Rien. Rien donnera des enfants à nos femmes. Rien

promulguera de nouvelles lois. Rien exterminera les vieux et les malades, et sur demande s'il vous plaît. Rien mangera des embryons par centaines de milliers.

Rien fait semblant de construire, pour mieux détruire. Il fait semblant d'expliquer, pour mieux anéantir.

Les hommes grâce à des clous et une croix, croyant bien faire, tuent le Fils de l'Homme, ils tuent l'Amour, grâce à leurs *appareils*, ils assassinent l'Homme: "Pardonne-leur, dit Celui-ci à son Père, pardonne-leur, dit l'Amour de chacun à l'Amour de tout, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font".

Inhumaine morale

De nos jours la tendance “en matière d'éthique”, comme ils disent, est de réduire la question du Bien et du Mal à sa dimension morale, conceptuelle. La “matière d'éthique” autrement dit serait immatérielle. Le Bien et le Mal deviennent le bien et le mal, et, digestes, ils sont avalés par les règles, subordonnés aux régulateurs. La Loi est dans les lois. Les Pharisiens s'en chargent...

Mais la morale est inhumaine. Elle ne ressemble pas à l'homme, parce qu'elle n'a pas de corps. L'homme n'est pas fait à son image, parce qu'il ne l'a pas faite à son image. Il a essayé de la faire à côté du temps. Comment poser la question du Bien et du Mal en faisant

l'économie du corps, c'est-à-dire du temps? Le Bien et le Mal sont des événements physiques, temporels. Ils sont dans la peau. On les sent respirer, chauffer. Ce ne sont pas de purs concepts. Ce sont des corps équipés, ils mordent, ils aspirent. L'homme les pratique tous les jours, dans sa chair, depuis la Chute – qui oserait affirmer le contraire? lequel d'entre vous oserait prétendre qu'il ne se pose la question du Bien et du Mal qu'en pensée? ou d'abord dans ses pensées?

En définitive, le bien et le mal sont les ennemis du Bien – et l'arme efficace du Mal. Le bien c'est le Mal. La morale tout entière procède du Mal, parce qu'elle veut contourner le temps, elle veut enjamber le corps. Celui qui ne croit pas au Bien et au Mal, et qui voudrait promouvoir le bien, un bien conceptuel, "moralement acceptable", est tout entier dévoré par le Mal – le corps, les dents du Mal... – à qui il a cédé le pas en refusant au Bien d'être incarné dans le temps, il y a deux millénaires, en Judée.

L'Amour n'est pas un concept. L'Amour est une folie, une folie dans le temps. Le Bien est une folie, et une folie dans le corps, depuis le

temps. Et cette folie est seule à pouvoir nous
sauver.

Une seule pensée

Comment peut-on vouloir d'une pensée qui ne serait que raison, quand n'importe quelle expérience, la plus haute comme la plus banale, suppose l'inverse, demande, exige l'inverse. Comment peut-on gonfler à coups de pompe estampillés et de théories universitaires verbeuses ces essais insupportables et autres boursoufflures pédagogiques, revues débiles, éditoriaux paresseux, manuels chiants... et pouah! la morale!

L'homme ressent toujours. Aucune pensée ne l'arrache à la sensation du temps.

De même, comment peut-on croire que les sens peuvent être autonomes quand au fond du plus profond amour, même dans

l'abandon le plus absolu à l'absolu plaisir, et même dans l'enfer total de la plus totale douleur, il y a encore le cerveau – quand même là, il y a encore la pensée? Elle joue des tours, elle est trompée, salie, hachurée, impuissante, atténuée, mais elle est là. Elle est encore là, présente dans le temps!

L'homme pense toujours. Aucune sensation ne l'arrache à la pensée du temps.

Ce que Dieu a uni, c'est-à-dire l'âme et le corps, rien ne peut le séparer, et certainement pas l'âme, et certainement pas le corps. Divorce impossible, n'en déplaît aux modernes, n'en déplaît aux libertins, n'en déplaît aux luthériens hygiénistes, aux capitalistes et aux érotomanes cons.

C'est pourquoi la poésie est le sommet de la pensée. Elle vise la synthèse pure du sens et des sens. Il faut réarmer la raison, en lui rendant un corps. Il faut ré-équiper le corps en lui rendant raison. Une fois mis bout-à-bout, ils sont l'échelle de Jacob: nous franchissons par eux la barrière du temps. Leur union seule a le pouvoir de rendre sinon compréhensible au moins préhensible le

mystère de l'Eucharistie et celui de la Croix.
C'est-à-dire le mystère de la Transsubstantiation et de la Résurrection.

L'invention du pardon

Demander pardon, pardonner, c'est ce qui nous différencie des animaux. C'est ce qui nous empêche de sombrer dans la violence. C'est aussi ce qui nous prémunit du régime despotique, dans lequel tout serait demandé à la loi, au législateur, en permanence, partout, tout le temps : un flic, une menace, une règle ; il n'y aurait plus dans un tel régime que dettes et sanctions ; quant au contrat social ce ne serait qu'un grand livre des comptes.

Le pardon n'a pas toujours existé. Il n'existait pas chez les Grecs. Achille, lorsque Priam vient lui demander le corps ravagé de son fils Hector, a honte, il s'en veut, mais il ne demande pas pardon ; Priam d'ailleurs n'est

pas venu pour le pardonner mais pour s'incliner devant sa force. Le pardon existait en revanche chez les Juifs. Le pardon était le trésor des Juifs, mais il ne pouvait être donné que par Dieu. Il s'agissait d'un trésor insaisissable. Seul Dieu pouvait remettre les péchés.

Le pardon, ce miracle anthropologique, nous a été apporté par Jésus Christ. Ceci est *un fait temporel*, n'en déplaise à ceux d'entre nous qui ont tellement détesté l'église qu'ils en sont venus à détester tout autant la figure d'un innocent mort sur la croix. Jésus donc, un Juif nazaréen, artisan, vers l'an zéro, dans la grande banlieue de l'Empire Romain, nous a donné le pardon. Il n'est pas mort pour nous l'avoir donné mais précisément pour nous le donner. C'est en mourant qu'il l'a donné, quand au bout de sa souffrance – au sommet du temps... – il a pardonné ses bourreaux. Jamais personne avant lui ne l'avait fait. Jésus a horizontalisé le trésor des Juifs, et l'a universalisé en exhortant tous les êtres humains, circoncis ou non, à demander pardon à leurs frères comme ils demandent pardon à Dieu. Il a dicté le "Notre Père". C'est vers ce point, vers ce miracle, que le temps est dirigé.

Diabolisme

Le rêve ultime du Diable, le pouvoir qu'il jalouse à Dieu entre tous, est la transsubstantiation de l'Être dans le temps. Trans-substantier reviendrait pour lui à transformer par l'intérieur, depuis la substance, le symbole en dia-bole. En se glissant dans le mystère de la Parole, faire exploser celui de l'Incarnation.

La charité bien comprise

« Jésus disait cette parabole : « Il y avait un homme riche, qui portait des vêtements de luxe et faisait chaque jour des festins somptueux. Un pauvre, nommé Lazare, était couché devant le portail, couvert de plaies. Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; mais c'étaient plutôt les chiens qui venaient lécher ses plaies. Or le pauvre mourut, et les anges l'emportèrent auprès d'Abraham. Le riche mourut aussi, et on l'enterra. Au séjour des morts, il était en proie à la torture ; il leva les yeux et vit de loin Abraham avec Lazare tout près de lui. Alors il cria : "Abraham, mon père, prends pitié de moi et envoie Lazare tremper dans l'eau le bout de son doigt, pour me rafraîchir la langue,

car je souffre terriblement dans cette fournaise. – Mon enfant, répondit Abraham, rappelle-toi : Tu as reçu le bonheur pendant ta vie, et Lazare, le malheur. Maintenant il trouve ici la consolation, et toi, c'est ton tour de souffrir. De plus, un grand abîme a été mis entre vous et nous, pour que ceux qui voudraient aller vers vous ne le puissent pas, et que, de là-bas non plus, on ne vienne pas vers nous.” Le riche répliqua : “Eh bien ! père, je te prie d'envoyer Lazare dans la maison de mon père. J'ai cinq frères : qu'il les avertisse pour qu'ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de torture !” Abraham lui dit : “Ils ont Moïse et les Prophètes : qu'ils les écoutent ! – Non, père Abraham, dit le riche, mais si quelqu'un de chez les morts vient les trouver, ils se convertiront.” Abraham répondit : “S'ils n'écoutent pas Moïse ni les Prophètes, quelqu'un pourra bien ressusciter d'entre les morts : ils ne seront pas convaincus.”»

Luc (16, 19-31)

Cet évangile a l'air de dire que si les riches ne donnent pas d'argent aux pauvres ils brûleront en enfer. Le riche a de l'argent. Le pauvre n'en a pas. Le riche est à l'intérieur. Le pauvre à l'extérieur, il a froid, les chiens lèchent ses

ulcères. Dans l'Éternité, le riche est en enfer, car il n'a pas donné d'argent au pauvre dans le Temps. Et le pauvre est au paradis, car il est innocent, il était pauvre.

Facile d'écouter cet évangile quand on n'a pas, ou peu, d'argent. Facile de regarder du coin de l'œil celui qui de toute évidence en a beaucoup (belles montre, chemise, chaussures, voiture, etc.).

Mais qu'est-ce que la richesse au juste? De quoi suis-je riche? Est-ce que je le partage? Le chrétien en général ne croit pas que l'argent soit la vraie richesse. Ainsi quand il en donne, il donne ce qui selon lui n'est pas essentiel. Mais ce n'est pas là la Charité véritable. La générosité n'est pas systématiquement la Charité, parce que la Charité consiste à donner ce qui est essentiel, comme la femme pauvre (Marc 12, 41-44). Il faut donner ce qui nous coûte.

Si l'on connaît la vérité, la garder pour soi, c'est se comporter comme l'homme riche. Si l'on sait où se trouve la beauté, ne pas la montrer, c'est se comporter comme l'homme riche. Il faut sortir, trouver Lazare,

et le conduire à la vérité, à la beauté – voilà ce qui est bon. Il ne faut pas craindre ses ulcères, toute sa misère. Cette misère n'est pas absence d'argent, mais absence de lumière. Il faut lui porter la lumière, le conduire jusqu'à la lumière.

Cet évangile ne nous demande pas de donner de l'argent, mais ce qu'on a de plus cher. Or celui qui n'a rien de plus précieux que son argent, celui-là est un homme pauvre, et il ressemble davantage à Lazare couvert d'ulcères qu'à l'homme riche. Il est à la fois pauvre et innocent, il ne sait rien, puisque rien ne compte à ses yeux sinon l'argent. Celui qui n'a pas d'argent mais qui a l'amour, et qui connaît l'amour, celui-là est un homme riche, et s'il ne va pas trouver le pauvre, ce pauvre-là qui a l'argent, pour lui donner l'amour, s'il ne va pas le trouver malgré les ulcères qui le dégoûtent (les signes de l'argent, la maison à colonnes, la voiture invraisemblable... voilà les ulcères), il n'aura pas été à la hauteur de cet amour qui lui a été donné.

De quoi sont pauvres ceux-là en particulier qui sont pauvres à ma porte? De quoi sont-ils exclus précisément parce que cette

porte fermée devant eux est la mienne? Quels
sont ces ulcères qui me dégoûtent mais qui
attirent les chiens au point qu'ils les lèchent?

Faut-il découper le temps ?

L'invention de l'horloge mécanique à la fin du quatorzième siècle a permis un changement assez regrettable dans l'imaginaire collectif. L'humanité est passée d'une conception qualitative du temps, à une conception quantitative. Nous nous sommes mis à compter ce que jusque là nous avions seulement apprécié. Nous sommes passés autrement dit d'un paradigme basé sur l'écologie (je m'inscris dans l'environnement, ma pensée essaye de trouver sa place dans le cosmos, c'est-à-dire dans un ordre qui lui préexiste) à un paradigme basé sur l'organisation (j'impose ma personne à l'environnement, je le rends personnel, et rien n'est plus grand que ma pensée, tout lui est subordonné). L'horloge

mécanique est moderne par excellence: non contente de subjectiver le Bien, la Vérité et la Beauté, la modernité a déclaré que le Temps lui-même n'était rien d'autre qu'une vue de l'esprit. L'invention de l'horloge mécanique va avec l'univocité, le nominalisme, la Réforme, Descartes et, finalement, Kant et les droits de l'homme, puis Duchamp, Dada, le surréalisme, la déconstruction, le relativisme éthique et scientifique, le transhumanisme.

Nous avons divisé les jours en heures, en minutes, en secondes, de façon tout a fait arbitraire, et l'humanité a prétendu régler le cosmos. Une règle a remplacé un principe: l'horloge mécanique est pharisienne. Comme d'autres lois célestes, le temps est tombé dans les mains des Pharisiens.

Lorsque la nuit le tic-tac d'une trotteuse m'empêche de dormir, au point que j'en deviens fou et que je finis par vouloir jeter l'horloge par la fenêtre, c'est moins le bruit qui me dérange, que la sensation que cette trotteuse ne dit rien du temps qui est en train d'avoir lieu. Soudain quelque chose en moi comprend à quel point il est absurde de compter le temps de cette façon. C'est cette

absurdité qui me rend dingue, l'absence de relation entre ce qui est certainement vrai et ce qui est prétendument réel.

Le malaise de nos contemporains vis-à-vis de la mort peut être imputé pour partie à l'invention de l'horloge mécanique. Comment voulez-vous comprendre ce qu'est l'éternité, ou le néant, et la mort en général, quand vous croyez que le temps est une addition infinie? Comment voulez-vous que la vie ait *un sens* si vous pensez qu'elle n'est rien d'autre qu'*une certaine quantité de minutes passées sur cette terre?*

Les montres que nous portons au poignet sont des bracelets de prisonnier. Elles nous enferment dans le mensonge subjectiviste. Il nous semble tout à coup en les portant que *le temps nous est compté* – alors même que c'est nous qui sommes en train de le comptabiliser! Du coup, nous voulons tout, vite, consommer, jouir, nous divertir, voyager, photographier, archiver, stocker, publier, hurler. Nous ne sommes pas absolument modernes : nous sommes infiniment contemporains.

Celui qui s'est déjà confronté au "paradoxe sorite" a appris qu'un tas de sable n'était pas réductible au nombre de grains qui le composent. En enlevant les grains un à un, vous n'arriverez jamais à déterminer la quantité exacte à partir de laquelle le tas n'en serait plus un. Autrement dit, le tas de sable est autre chose qu'*une certaine quantité de grains amassés sur la table*. De même, la vie est autre chose qu'*une certaine quantité de minutes passées sur cette terre*, et le temps, tenez-le vous pour dit, n'est pas une quantité.

*

Pourquoi aucun politicien, nulle part, n'a-t-il jamais proposé d'abolir le découpage du temps en heures, minutes et secondes? Après tout, ce découpage est tout à fait arbitraire. Il s'agit d'une pure création des êtres humains, qui n'a rien à voir avec la nature, et du seul vrai "ordre mondial" jamais remis en cause par aucun état souverain alors même que c'est lui qui rend le travail aliénant. Lui qui permet de synchroniser les armées et d'organiser la guerre à grande échelle. Lui

qui permet à l'économie financière d'être décorrélée de l'économie réelle. Lui qui rend les rapports humains si compliqués, bizarres et insatisfaisants.

Nous faisons *systématiquement* l'expérience de l'absurdité d'un tel découpage. En matière de temps, la pratique contredit en effet la théorie qu'on nous impose : cette heure nous a semblé longue, alors qu'on n'a pas vu passer la suivante, etc. Les heures ne disent rien du jour et de la nuit, des années, des saisons, des cycles, au point que nous sommes obligés de changer d'heure deux fois par an, ou de ne pas en changer, ce qui, dans les deux cas, est absurde. Ce découpage heures/minutes/secondes n'a été possible qu'une fois que la philosophie avait tourné le dos pour de bon à *l'analogie*. C'est le chef d'œuvre du nominalisme victorieux, et le vrai seuil de ce qu'on appelle *la modernité*.

Je l'écris encore une fois : pourquoi aucun politicien, nulle part, n'a-t-il jamais proposé d'abolir le découpage du temps en heures, minutes et secondes ? Ce découpage est une arme politique majeure. Ce n'est pas pour rien qu'une grande horloge est accrochée aux

frontispices des mairies, des places boursières, des banques. Et je ne peux pas voir une belle montre sans penser que celui qui la porte a accepté d'être réduit en esclavage pourvu que sa chaîne fût en or.

Renoncer au découpage heures/minutes/secondes, et organiser la journée en "début de matinée", "fin de matinée", "milieu de journée", etc., rendrait au cours des choses la mesure et l'ordre: l'équilibre. Cela contribuerait à sauver l'environnement, mais aussi les rapports sociaux et le rapport à soi-même. Il y aurait beaucoup moins de trains, moins d'avions, moins de guerres aussi, moins d'usines, moins de villes, et, disons-le, moins de connards. Un tel renoncement n'aurait rien d'"idéaliste" puisque c'est ce découpage au contraire qui est une pure idée, un pur idéalisme. Il s'agit donc d'une idée tout à fait pragmatique, laquelle pourrait constituer une vraie solution, et peut-être même *la seule solution possible*, mais qui demandera un courage absolument héroïque à ceux qui voudront la mettre en œuvre. Il n'en faudra pas moins pour sauver l'humanité.

Les trois temps de la littérature

Tous les romans se déroulent dans le passé. En lisant un roman dont les verbes sont conjugués au présent ou au futur, j'ai quand même l'impression que les personnages sont venus, qu'ils sont allés. Par nature, le roman est imparfait, romantique.

Tous les poèmes ont lieu dans le présent. L'expérience poétique est synchrone. Lorsque Rimbaud écrit "J'ai vu des archipels sidéraux...", il les voit, et les voyant il les fait apparaître. Le poète est présence. Le poème est parfait, mythique.

Une pièce de théâtre enfin est une prophétie. Je me dis en lisant *Hamlet* ou en

l'entendant que cela finira par arriver, exactement de cette façon. Je me dis en lisant *Tête d'Or* que le règne de Simon Agnel viendra. Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Racine, Claudel nous montrent l'avenir, et à quel point – par certains côtés qui sont l'essence même de leur art – il est réel.

Le génie prend son temps

Le génie est lent comme les plantes. Il prend son temps, imperturbable, enraciné, d'abord fragile comme une fleur – fragile et obnubilé comme une fleur – et finalement solide comme un arbre. Ceux qui sont pressés finissent par faire semblant, et par sembler, par ressembler. Ils n'inventent rien. Ils s'enrichissent, ils passent à la télévision, dans les journaux, ils votent, ils plaisantent, mais ils sont à côté du temps. Le vrai génie, lui, embrasse le temps. Il y consent. Et il cède. Il a voulu céder. Les chérubins lui font la courte-échelle.

Miracles déplacés

Le fruit sur l'arbre est un miracle. Le biologiste l'étudie et se rend compte qu'il y a une cause à ce miracle : *une explication*. Un simple d'esprit lui fait tout de suite remarquer que cette cause est elle-même un miracle. Alors le scientifique l'étudie, etc. A la fin de sa vie, il n'est pas arrivé à autre chose qu'à un miracle, au point qu'il a l'impression d'être un simple d'esprit lui-même – il commence à devenir *intelligent*.

La science déplace les miracles mais ne s'en débarrasse pas. A bien y regarder, les miracles gagnent toujours. Pas à pas, ils se rejoignent et les chapelles disciplinaires fusionnent tandis que les scientifiques se grattent la tête les

uns les autres et finissent par se rendre à l'évidence: tous sont concernés par les mêmes miracles, une poignée de miracles, peut-être un seul miracle: le temps.

La science est l'art de déplacer les explications vers Dieu.

Être et avoir

L'être est servi par les mots. Un mot dit ce qui est. Une rose est une rose est une rose. L'avoir est servi par le nombre. Le nombre dit ce que j'ai et non cela qui est. Si j'ai dix pétales, je n'ai pas forcément une rose. Si j'ai dix fleurs, je n'ai pas forcément un bouquet, mais si j'ai un bouquet j'ai un bouquet, parce que l'avoir-bouquet est l'avoir-bouquet. L'être ne peut pas être exprimé par le nombre. L'être est ce qui subsiste, ce qui insiste, ce qui reste dans le temps. L'avoir est ce qui n'existe qu'en passant – *et pour passer*.

L'être n'a rien. L'avoir non plus n'a rien. Personne n'a jamais rien que pour un moment, c'est-à-dire que si le temps n'existait pas (si

Adam et Ève n'avaient pas désobéi à Dieu) personne n'aurait rien.

L'être est. L'avoir est. Même mort, *celui-qui-a-vécu* est. On ne dit pas "il a vécu" mais "il est mort". Il est.

Le lieu de l'être est la conscience. Celui de l'avoir le marché. Le *big data* ne dit rien, il compte – ça pour compter il compte – mais il ne rend compte de rien. Aucune intelligence n'est numérique, numérisée, artificielle. La science du calcul ne peut saisir que ce qui est variable, c'est-à-dire qu'elle ne peut saisir que ce qui dans la Réalité n'est pas la Vérité, et pourra être jeté en pâture au marché.

Palingénésie

Si je tire une infinité de fois un dé ayant une infinité de faces, chaque face apparaîtra au moins une fois, puis une infinité de fois.

Si le temps est infini, alors absolument tous les événements susceptibles d'avoir lieu finiront par se produire, et, ce, quand bien même l'un d'entre eux serait infiniment peu probable.

Et tous les événements susceptibles d'avoir lieu auront lieu au moins une fois, puis une infinité de fois.

La matière se ré-agrègera de cette façon, à cet instant, exactement comme ça, et ce jour reviendra encore, et je serai là, comme ça, en

train de faire ceci au lieu de faire cela. Et ce jour reviendra une infinité de fois.

Si le temps est infini, on peut dire que chaque instant se reproduit au moins une fois, puis une infinité de fois. Chaque événement se reproduit infiniment. Et le temps, lui-même, est un instant. Cet instant a pour nom : éternité.

Vinification

Le jus assoiffé dans la cave rumine la trahison des pierres, leur silence frais et l'ennui des fondations. Son intériorisation a lieu naturellement: psychanalyse des minéraux (la futaille est freudienne: désir de la mère-espace, meurtre du père-temps). Ici la terre a allégorisé. On ne boit que soi-même: il n'y a pas de vin en soi. C'est sûr, le vin est un miroir. Et un succédané: "Ceci est mon sang..."

Aphorismes

Il ne faut pas s'abandonner, car "s'abandonner" suppose que l'on s'appartient ; il faut *se rendre*.

Tout ce qui n'est qu'humain a *raison* de la Charité.

La musique de Bach est une revue exhaustive des sentiments de saint Joseph.

L'infini est enfer, l'éternité est paradis.

Sans amour, qu'est-ce qui n'est pas impossible ?

De l'Église comme scandale

« Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance. Ou plutôt, il n'est d'autre scandale que celui qu'elle donne au monde. »

Georges Bernanos, *Les grands cimetières
sous la lune*

*à l'abbé Simon d'Artigue,
à qui je dois d'avoir compris l'ampleur du
scandale.*

*

Il n'est pas étonnant d'entendre tous les jours, partout, que l'Église « scandalise ». Il n'est pas étonnant de lire des tombereaux d'articles destinés à critiquer les prêtres et les religieuses pour telle ou telle de ces raisons sur lesquelles je reviendrai. Il n'est pas étonnant non plus d'entendre autour de soi, y compris chez les catholiques, que l'Église a tort de faire ceci ou cela, et qu'on devrait plutôt laisser les prêtres se marier, parce que c'est « scandaleux » hein qu'ils ne le « puissent » pas. Quel que soit le motif de leur émoi, quelle que soit l'ampleur de leur critique, tous ces scandalisés ont absolument raison. Et mieux : ils n'en finiront pas d'avoir raison. Car oui, l'Église est scandaleuse. Et elle est scandaleuse depuis sa fondation, à chaque époque, tous les jours,

chaque seconde. Elle n'a jamais cessé de l'être, et ne l'a peut-être jamais été autant qu'aujourd'hui, sinon dans les deux premiers siècles du christianisme.

Qu'est-ce que l'Église prétend être ?

L'Église prétend être l'âme du monde quand toutes les autres institutions veulent en être la raison et la force, le centre nerveux et le muscle, occupées à cela au point d'oublier qu'il puisse y avoir une âme en deçà de la force et un esprit précédant la raison. Négligeant la possibilité d'un esprit universel, ou le réduisant à des « droits de l'homme » qui n'ont rien d'un organisme vivant et ne peuvent donc pas être appelés « esprit » ou « âme », les nations, les organisations internationales, partis politiques, courants de pensée et autres institutions sociales veulent faire de la Raison le muscle du monde, et de la Force le centre nerveux de l'histoire.

L'Église au contraire prétend être l'âme du monde. Elle le prétendait dès le début de l'ère chrétienne, ainsi qu'en témoigne l'À Diognète écrit à la fin du deuxième siècle :

« Pour le dire simplement, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible: ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs: de même le monde déteste les chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps: c'est elle pourtant qui maintient le corps; les chrétiens aussi sont détenus dans le monde comme en une prison, mais ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle: ainsi les chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif: persécutés, les chrétiens de jour

en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désertier.»⁶

«L'âme du monde, non mais pour qui se prennent-ils?» auront raison de demander ceux qui chercheraient de quoi être encore plus scandalisés par les chrétiens qu'ils ne le sont déjà. Dire que l'Église est l'âme du monde revient à prétendre qu'elle a été voulue et créée en même temps que lui, et qu'on ne pourra sauver l'un sans sauver l'autre. Plus exactement, cela revient à dire que le peuple Hébreux avant Jésus et l'Église après lui sont nécessaires au salut du monde, et que le salut de l'Église ne pourra avoir lieu sans le salut du monde.

Les rapports d'un corps et d'une âme ne peuvent être symétriques. L'un prend forcément le pas sur l'autre. Soit le corps *asservit* l'âme, et dans ce cas l'âme doit tout faire pour combler les désirs de la chair. Elle se met à son service. Elle séduira, trompera, et

⁶ Fédou, M. (2013). Modes de vie et figures de l'existence chrétienne de la fin du I^{er} siècle au début du II^e siècle. *Recherches de Science Religieuse*, 4(4), 529-548.

sera prête à se renier elle-même pourvu que le corps puisse connaître la « plénitude ». Soit l'âme *assujettit* le corps, et dans ce cas ce sont les désirs de la chair qui devront s'adapter à la volonté de l'âme. L'âme prendra des décisions, auxquelles le corps se conformera, quitte parfois à se renier lui-même, et à se mortifier pour mieux la grandir. Dans le premier cas, celui de l'asservissement, l'âme est esclave du corps, elle lui est soumise, elle n'est pas libre. Dans le deuxième, celui de l'assujettissement, le corps est sujet de l'âme, ce qui n'exclut pas la liberté: le sujet d'un royaume peut être libre si c'est la volonté du roi, à condition de respecter certaines des règles fixées par lui. Être libre autrement dit n'est « pas un prétexte pour céder à la chair » (Ga 5, 13).

Dire du monde qu'il a une âme, et prétendre être cette âme, c'est prétendre en assujettir le corps, non pas pour le réduire en esclavage, mais pour en faire un « sujet » d'autant plus libre que son « roi » l'aura voulu ainsi, et aura su fixer des limites à la liberté par lui octroyée. Prétendre assujettir le monde, voilà qui est scandaleux. Prétendre

arraisonner et limiter les pulsions charnelles des individus, des groupes sociaux et des nations, voilà de quoi se faire des ennemis dans les salles de rédaction. Prétendre être non pas la Raison ou la Force, mais ce qui leur donne un sens, et plus précisément ce qui donne à la Force *une raison d'être* et à la Raison *la force d'agir*, voilà de quoi déchaîner contre soi la violence et la bêtise ! L'idée même de l'âme, d'ailleurs, est scandaleuse, dès lors qu'elle invite à renoncer au moins pour partie à ce que le corps commande, et à la jouissance immédiate dont il semble capable.

Qu'est-ce que l'Église prétend faire ?

Instaurer le renoncement dont je viens de parler à l'échelle du monde, et assujettir de la sorte la marche de l'Histoire à la vie de l'Église, voilà un projet pour le moins scandaleux. Mais comment l'Église s'y prend-elle au juste ?

Comment l'âme agit-elle sur le corps, quand ce corps est l'univers entier ?

L'Église est responsable des sacrements, qui font advenir la présence réelle de Jésus, c'est-à-dire du Dieu unique, un Dieu d'amour, fait homme entre les hommes après qu'une jeune juive de Judée y a consenti. Le Baptême prétend vous offrir une deuxième naissance. Il y aurait donc une naissance donnée à l'enfant par sa mère, et une naissance donnée par Dieu dans le Christ. N'est-ce pas scandaleux? L'Eucharistie l'est sans doute davantage. L'Église prétend opérer l'acte de « transsubstantiation » par lequel le pain devient, en substance (la *substance* étant littéralement ce qui se tient en dessous) le corps de Jésus mort sur la Croix et ressuscité d'entre les morts. J'insiste car pour beaucoup ce n'est pas clair: les catholiques ne voient pas dans l'hostie un symbole mais réellement le corps du Christ; c'est son corps, c'est sa chair qu'ils mangent. Scandaleux cannibalisme! Un Dieu tout-puissant fait homme, né dans une mangeoire pour s'offrir aux êtres humains en nourriture trente-trois ans plus tard! S'il est interdit par la loi de France de manger des êtres humains, alors les catholiques la transgressent tous les jours; voilà qui devrait inquiéter les autorités.

Mais le sacrement le plus scandaleux est sans aucun doute celui de la Réconciliation, donné par le prêtre dans le confessionnal. Celui-ci est tellement scandaleux que beaucoup de catholiques d'ailleurs, qui n'hésitent pourtant pas à communier au corps de Jésus, s'en dispensent volontiers. Un prêtre capable de remettre les péchés, c'est trop énorme, et c'est d'ailleurs parce que Jésus remettait les péchés que les Pharisiens lui ont voué une haine mortelle. Quel scandale! Quelle illégalité! Qui peut oser faire cela au nom de Dieu? La loi exige que le criminel paie pour ses actes. Ni les Grecs ni les Romains ne connaissaient le pardon. Chez les Juifs, le pardon ne pouvait venir que de Dieu en personne. Ainsi y a-t-il toujours eu quelque chose d'éminemment scandaleux dans le pardon inventé (oui oui : inventé) par Jésus. Regardez d'ailleurs autour de vous : au pardon nous avons tendance à préférer l'indispensable « je suis désolé » auquel l'offensé répondra en éludant la négation : « c'est pas grave ». Or, cela n'a rien à voir avec le pardon, qui est un acte de charité absolue : il s'agit en matière de morale de rendre richissime celui qui n'a plus rien. C'est exactement ce que le prêtre vous propose. Il

ne vous propose pas comme le psychanalyste de chercher des causes ou d'apprendre à vivre avec votre faute. Il vous propose de vous laver de la souillure que le péché a fait sur votre âme. Et il vous le propose même si votre péché est un meurtre ou un viol : voilà qui est scandaleux, et unique dans l'Histoire des hommes. Voilà de quoi être scandalisé !

En plus des sacrements, l'Église est le véhicule d'une Parole qui elle aussi a de quoi exaspérer. Les paraboles prônent une justice inéquitable. Qui n'a jamais été scandalisé par le veau gras du fils prodigue, ou par le salaire exorbitant des ouvriers de la onzième heure ? « C'est injuste » dit-on avec raison, seulement l'Église nous propose une vision des rapports humains qui est au-delà de la justice et de la raison, faite d'Amour pur, dans le même rayon que celui que Dieu pose sur nous à chaque instant. Quand on aime on ne compte pas, et Dieu aime infiniment. En apportant la Parole aux êtres humains, l'Église introduit dans leur Caverne le flambeau d'une lumière défiant l'intuition, et s'accordant avec ce qu'il y a en nous de plus mystérieux et inébranlable : l'appel à la sainteté.

L'Église ne porte pas les sacrements et la Parole uniquement à ses fidèles. Elle va partout. Elle est catholique, c'est-à-dire universelle. Elle refuse l'entre-soi. Elle va aux confins du monde. Elle prend patience. Elle est apostolique, prête à prendre tous les risques pour retrouver la brebis égarée ou isolée. Dieu nous aime tous. Nous sommes tous appelés. Il demande à l'Église, à la suite des apôtres, de tendre les bras à chacun et à chaque instant. Là encore, quel scandale! Certains y voient du colonialisme ou de l'ingérence, ils ont raison: l'Amour veut tout coloniser. L'Amour est pour chacun. Il veut se mêler de tout, à tout, pour tout sauver.

À quoi les ecclésiastiques renoncent-ils?

Je l'ai dit plus haut, si l'Église est l'âme du monde, elle doit l'assujettir et pour cela lui demander de renoncer à certaines choses. La renonciation est au cœur du mystère du libre-arbitre, de même qu'elle est au cœur du mystère de l'amour. Quand je dis «je t'aime» à quelqu'un, je sous-entends d'une part que ce que je ressens pour cette personne

est tellement fort que je ne cèderai pas aux pulsions qui m'entraîneront vers d'autres, et d'autre part que je lui ferai confiance.

Abraham aimait tellement Dieu, et il avait tellement confiance en lui, qu'il était prêt à sacrifier son fils Isaac. Quel genre de folie est-ce là? Qu'est-ce qui est plus scandaleux que cet homme prêt à sacrifier son fils par amour pour dieu (un scandale qui préfigure celui d'un Dieu qui sacrifiera son fils par amour pour les hommes)? S'il lui avait fallu aller au bout, il aurait tué Isaac, et renoncé ce faisant à tout ce qu'il avait de plus cher en ce monde. Kierkegaard a écrit des pages magnifiques de vérité à propos de ce renoncement, de cette folie, de ce scandale. L'Église vit de cet amour. Elle vit de cette folie. Il ne faut jamais l'oublier.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire chaque fois que j'entends une tablée (souvent ce sont des catholiques) dire qu'il faut en finir avec le célibat des prêtres, des moines et des religieuses. Quand cela arrive, je leur demande s'ils en ont parlé aux ecclésiastiques avant de décréter ce qui est bien ou non pour eux. Puis j'abonde dans leur sens, ils ont

raison, et d'ailleurs les prêtres devraient avoir davantage de droits, ils devraient avoir des RTT, des horaires plus souples, moins denses, il leur faudrait une meilleure mutuelle, et un tarif adapté aux heures supplémentaires et au travail le dimanche. Merde quoi, c'est la moindre des choses ! La tablée conclut qu'à ce compte il y aurait beaucoup plus de prêtres, ce qui est sans doute vrai, mais invariablement je casse l'ambiance en ajoutant : « ...et il n'y aurait plus d'Église ».

Le célibat des ecclésiastiques est tout aussi incompréhensible que le geste d'Abraham brandissant son couteau sur la gorge d'Isaac. Comme celui-ci, il est fondé sur un mystère de confiance et d'amour. Même catholique, on a du mal à accepter qu'un être humain puisse aimer Dieu à ce point. Comment les prêtres, les moines et les religieuses peuvent-ils s'abandonner jusque-là ? On leur a bourré le mou, c'est sûr... Ils n'ont pas compris ce qu'était la liberté. Et pourtant, quand on les voit, quand on leur parle, on n'a pas l'impression qu'ils ont été forcés. On n'a pas le sentiment qu'ils en souffrent. Si vous avez un doute, allez interroger des

religieux, et vous verrez qu'à leurs yeux la chasteté tient davantage de l'exercice de la liberté que de l'emprisonnement. Mais alors pourquoi? Qu'est-ce qui peut justifier qu'une femme renonce au plaisir et à la maternité pour prendre le voile et se cloître avec d'autres religieuses contemplatives? À quoi sert de prier toute une vie pour rendre grâce à Dieu, le remercier, et lui demander d'aider les autres êtres humains à trouver le chemin de l'Amour? Qu'est-ce sinon une vie scandaleusement gâchée?

Reprenons ce que nous avons dit plus haut: l'Église est l'âme du monde. Les ecclésiastiques sont l'âme du monde. Et une âme, par définition, ne peut être un corps. Elle gouverne le corps ou elle est asservie par lui, mais elle n'est pas lui. Les ecclésiastiques doivent donc renoncer à participer du corps du monde pour mieux participer à son âme, et cela pour la simple raison qu'on ne peut pas être totalement de l'âme si l'on est tant soit peu du corps, ce qui reviendrait à dire que l'âme et le corps sont la même chose, ou bien que l'âme n'existe pas.

Parce qu'ils acceptent ce renoncement, les ecclésiastiques peuvent recevoir le sacrement de l'ordination, c'est-à-dire prendre part à l'âme du monde, et proposer à leurs frères humains de réconcilier leurs corps avec leurs âmes en opérant pour eux les sacrements du baptême, de la confirmation, de la confession, de l'eucharistie et l'onction des malades.

À chaque fois qu'un être humain accepte de renoncer à la chair pour recevoir le sacrement de l'ordre, c'est un miracle. Et ce miracle ne peut être balayé d'un revers de la main par ces laïques qui prétendent du haut de leur laïcité que si on laissait les prêtres et les religieuses se marier ou copuler, il y en aurait davantage, et qu'il s'agirait d'une « bonne solution ».

Il existe un deuxième renoncement nécessaire au sacrement de l'ordre, et tout aussi scandaleux à mon avis, c'est le renoncement à exercer un pouvoir politique direct. Car même si les ecclésiastiques ne se gênent pas pour exprimer leurs opinions, ils ne sont pas censés ordonner à leurs fidèles de procéder à telle ou telle action. C'est un pouvoir dont ils pourraient pourtant user aisément, et dont

ils ont usé pendant des siècles avant de décider d'y renoncer. Ce renoncement est jugé scandaleux aussi bien par les anticléricaux que par les catholiques. Ces derniers sont très nombreux par exemple à ne pas comprendre pourquoi le pape n'ordonne pas aux Africains porteurs du VIH de mettre des préservatifs pour éviter la propagation du SIDA. D'autres voudraient qu'il ordonne à ses fidèles de voter contre certaines lois. Et d'autres reprochent à l'Église de ne pas prendre les armes pour combattre tel ou tel pouvoir jugé dictatorial, haineux et assassin.

Avant de hâter son jugement, il faut imaginer à quel point il doit être tentant pour un pape, un cardinal, un évêque, un prêtre, un moine ou une religieuse de donner des ordres aux fidèles. C'est une tentation contre laquelle Jésus lui-même a lutté au désert. Cependant, l'âme doit nécessairement renoncer à exercer un tel pouvoir sur le corps, car dans ce cas elle l'asservirait au lieu de l'assujettir. Le monde autrement dit doit rester libre pour que l'Église puisse le mener librement vers Dieu. Et c'est parce que l'Église n'ordonne rien qu'elle peut tout pardonner. D'ailleurs

à l'époque où elle donnait des ordres, elle prononçait des excommunications, ce qui revenait à fermer la porte du sacrement de réconciliation. L'un n'allait pas sans l'autre. Aujourd'hui, parce que l'Église renonce à donner des ordres, la porte reste ouverte, et l'Église, tout en prônant la Charité et en défendant la Vie, peut garantir à chaque être humain qu'il pourra être pardonné à chaque instant, y compris si comme Saint Paul il a d'abord commencé par la persécuter.

A quoi ne renoncent-ils pas ?

De même que les ecclésiastiques pourraient être tentés de ne pas renoncer à la chair ou au pouvoir politique, de même ils pourraient être tentés de renoncer à certaines choses alors que ce renoncement n'est pas nécessaire, et qu'il risquerait d'être contre-productif. Le renoncement peut en effet être un chemin des plus confortables, celui du serviteur qui enfouit dans la terre le talent d'or que lui a remis le maître, de sorte qu'il pourra ensuite le lui rendre sans avoir risqué de le perdre mais sans l'avoir fait fructifier. Je vois au moins deux renoncements qui pourraient

tenter l'Église, mais auxquels elle a raison de se refuser, et ce même si son refus, dans les deux cas, est jugé scandaleux par bon nombre d'anticléricaux et de catholiques.

D'abord, la raison. L'Église aurait pu, concernée comme elle l'était par l'ordre spirituel, renoncer à comprendre le monde qui l'entourait, ses lois physiques, le mouvement des astres, les réactions chimiques, la géologie, de même qu'elle aurait pu renoncer à l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, le droit ou l'économie, sous prétexte que ces disciplines étaient « trop humaines ». Au contraire, elle a pleinement embrassé la raison. Il suffit de voir ce que la science des hommes doit aux catholiques. Mendel, le père fondateur de la génétique, était un moine. Pasteur avait, de son propre aveu, « la foi du paysan breton ». Darwin était également, n'en déplaise à certains, un catholique convaincu. L'Église n'a pas renoncé à la science, pas plus que ses fidèles, quand ils étaient scientifiques, n'ont vu une opposition entre la science et la foi. Je sais bien qu'il y a eu des errances, et beaucoup d'erreurs, beaucoup d'oppositions qui au lieu de créer

l'union entre l'âme et le corps du monde les divisaient, et qui trop souvent confondaient la science, qui veut comprendre le monde, et qui peut donner à contempler l'œuvre de Dieu, et la technologie, dont Romain Gary avait raison de dire qu'elle est « le trou du cul de la science », et dont les instruments bien trop souvent, même quand ce n'est pas leur vocation première, permettent au corps d'asservir l'âme.

L'Église n'a pas non plus renoncé à la beauté. On aurait pu croire pourtant que la beauté était une menace, un appel du corps, un piège pour mieux asservir l'âme. On aurait pu croire qu'elle était là pour armer les désirs du ventre. C'est ce que croient certains protestants. L'Église catholique y a vu au contraire une invitation à contempler la grandeur de Dieu et une incitation pour le corps à s'assujettir librement à la prééminence de l'âme. Le pape est élu sous le plafond de la Chapelle Sixtine, ne l'oublions jamais. Quelle folie scandaleuse que tous ces tableaux, toutes ces églises, toute cette musique, toute cette poésie ! Tant de beauté ! L'artiste sent en lui l'appel vertical de l'Amour et y répond par le

miracle de la beauté. Ainsi peindre c'est prier; sculpter c'est louer Dieu ; danser c'est recevoir les dons du Ciel ; composer c'est prêter son âme aux anges. Dieu a mis la beauté dans le monde pour récupérer des artistes qui sans elle auraient été perdus. Par elle, il les appelle. La beauté est une invitation. L'Église en fut commanditaire. L'instigatrice. Elle veut la beauté, parce que le Beau conduit au Bien et au Vrai, c'est-à-dire à Dieu.

L'ampleur de l'échec

L'Église a échoué sur tous les points cités ci-avant. De Saint Pierre brandissant l'épée pour couper l'oreille du serviteur de Caïphe, et reniant trois fois Jésus avant que le coq chante une deuxième fois, jusqu'aux pédophiles d'aujourd'hui, aux abuseurs de toutes les époques et de tous les pays, en passant par l'inquisition, les tortionnaires, l'évêque Cauchon, les curés avides de pouvoir, donneurs d'ordre, distributeurs d'indulgences, les sadiques, les masochistes, les délirants... l'Église a failli, et ce fut un scandale à chaque fois, un scandale atroce! Elle faillira encore, et chaque fois ce sera un crachat au visage de la Vierge Marie. L'âme

est faillible. Elle renie. Elle s'écarte. Elle abuse de son pouvoir sur le corps. La voilà divisée contre elle-même, elle qui était censée être une et catholique. La voilà apostate, celle-là qui fut apostolique. Il n'y aura jamais de mot assez dur pour dire ce scandale. Et aucune décision de justice, ni aucune décision interne à l'Église, n'effacera jamais ce scandale, qui est pour ainsi dire le revers de tous les autres, et qui empêche la sainteté d'advenir et le monde d'être réconcilié avec lui-même.

Dieu aimera son Église malgré tout. Il lui pardonnera tout le mal qu'elle a fait, et Son pardon sera plus scandaleux encore que le mal qui aura été fait en Son nom. Dieu sait de toute éternité que parmi ceux qui lui auront fait du mal, personne ne lui en aura fait autant que les ecclésiastiques qui se seront retournés contre lui et ses enfants. C'est aussi cela le mystère de son amour et de sa miséricorde. Ce qui différencie Pierre de Judas, ce sont les larmes de Pierre, parce que Pierre croit à la miséricorde divine tandis que Judas se croit impardonnable, c'est-à-dire qu'il croit que l'amour de Dieu a une limite : il croit être exclu de l'amour de Celui qui lui a donné la

vie: il y croit au point de se donner la mort. Pierre au contraire, et l'Église avec lui, savent que l'amour de Dieu est sans limite; c'est pourquoi ils choisissent la vie, même après les pires épreuves. Leur reniement, qui est la part d'ombre de la renonciation que j'évoquais plus haut, participe de ce mystère d'un amour infini, car « où croît le péril croît aussi ce qui sauve », c'est-à-dire dans l'Église.

« S'il m'arrive de mettre en cause l'Église, ce n'est pas dans le ridicule dessein de contribuer à la réformer. Je ne crois pas l'Église capable de se réformer humainement, du moins dans le sens où l'entendaient Luther et Lamennais. Je ne la souhaite pas parfaite, elle est vivante. Pareille au plus humble, au plus dénué de ses fils, elle va clopin-cloplant de ce monde à l'autre monde; elle commet des fautes, elle les expie, et qui veut bien détourner un moment les yeux de ses pompes l'entend prier et sangloter avec nous dans les ténèbres. Dès lors, pourquoi la mettre en cause, dira-t-on? Mais, parce qu'elle est toujours en cause. C'est d'elle que je tiens tout, rien ne peut m'atteindre que par elle. Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance. Ou plutôt, il n'est d'autre scandale que

celui qu'elle donne au monde. » (Georges Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune*)

La sainteté de l'Église n'est pas surhumaine. C'est ce qu'il y a d'ailleurs de proprement miraculeux dans la sainteté : elle est faite pour les hommes, elle est humaine. Le corps humain, pourtant, a soif de puissance. Il ne veut pas être assujéti. Il cherche à asservir l'âme dont il est supposé être le sujet. C'est lui qui se venge quand un prêtre commet un crime. De même, une partie de l'âme humaine voudrait être asservie. Elle demande au corps de l'asservir, et c'est cette même partie qui cherchera à asservir d'autres âmes et d'autres corps aussitôt qu'on lui en donnera l'occasion. Mais la sainteté existe. C'est scandaleux, c'est miraculeux, mais la sainteté existe, et l'Église est sainte même si elle ne l'est ni parfaitement ni une fois pour toutes. La conversion est un miracle renégocié à chaque instant, y compris celle d'un prêtre. L'Église aussi est appelée. Les ecclésiastiques aussi devront être sauvés.

Scandaleuse nécessité

Je voudrais finir ces quelques lignes en rappelant à quel point l'Église est nécessaire, et combien il est scandaleux qu'elle soit nécessaire. Aucun État en ce monde ne peut se passer d'elle. Les chrétiens prennent en charge des millions de tâches, sans aucun espoir de rétribution financière ou symbolique. Ils ne le font même pas pour gagner le Paradis. Ils le font par pure charité, en silence bien souvent, partout sur Terre. Alors oui on entend parler de ceux qui ont failli, de ceux qui ont abusé de leur pouvoir, mais les autres, les centaines de millions d'autres, aident les pauvres, sauvent des enfants, confessent, marient, enterrent, réconcilient, protègent. Ils portent la Parole. Ils traduisent les Paraboles, et vivent selon elles. Ils prient pour la Paix et l'Amour. Ils prient aussi pour remercier Dieu d'avoir créé le monde, le Christ d'avoir donné sa vie et le Saint Esprit de nous aider à faire fructifier les dons de Dieu et du Christ. L'Église est le garant – un garant faillible certes, mais le seul possible, le scandaleux garant... – de cette fructification.

Table des matières

La chute d'Adam, ou la naissance du Temps.....	21
Judas Iscariote, ou la trahison du temps.....	55
<i>Salus generis humani :</i> le Temps était venu.....	65
Trois métamorphoses du temps : le lion, le chameau et l'enfant.....	71
Provoquer la mort.....	77
Le corps, l'esprit et le libre-arbitre.....	79
Tuer la mort.....	83
Lève-toi et marche.....	85
Vexillia regis.....	87
L'espace aussi est plié.....	89

Cause et condition.....	91
Transmission et famille.....	93
Temps et intelligence artificielle.....	95
Du transhumanisme	99
Inhumaine morale.....	103
Une seule pensée.....	107
L'invention du pardon.....	111
Diabolisme.....	113
La charité bien comprise.....	115
Faut-il découper le temps?.....	121
Les trois temps de la littérature.....	129
Le génie prend son temps.....	131
Miracles déplacés.....	133
Être et avoir.....	135
Palingénésie.....	137
Vinification.....	139
Aphorismes.....	141
De l'Église comme scandale.....	143

Cet ouvrage a été réalisé

par **SARYTECH** [VI]

Pour **LESEDITIONSOVADIA**

N° d'éditeur : 2-36392

Dépôt Légal : 2022